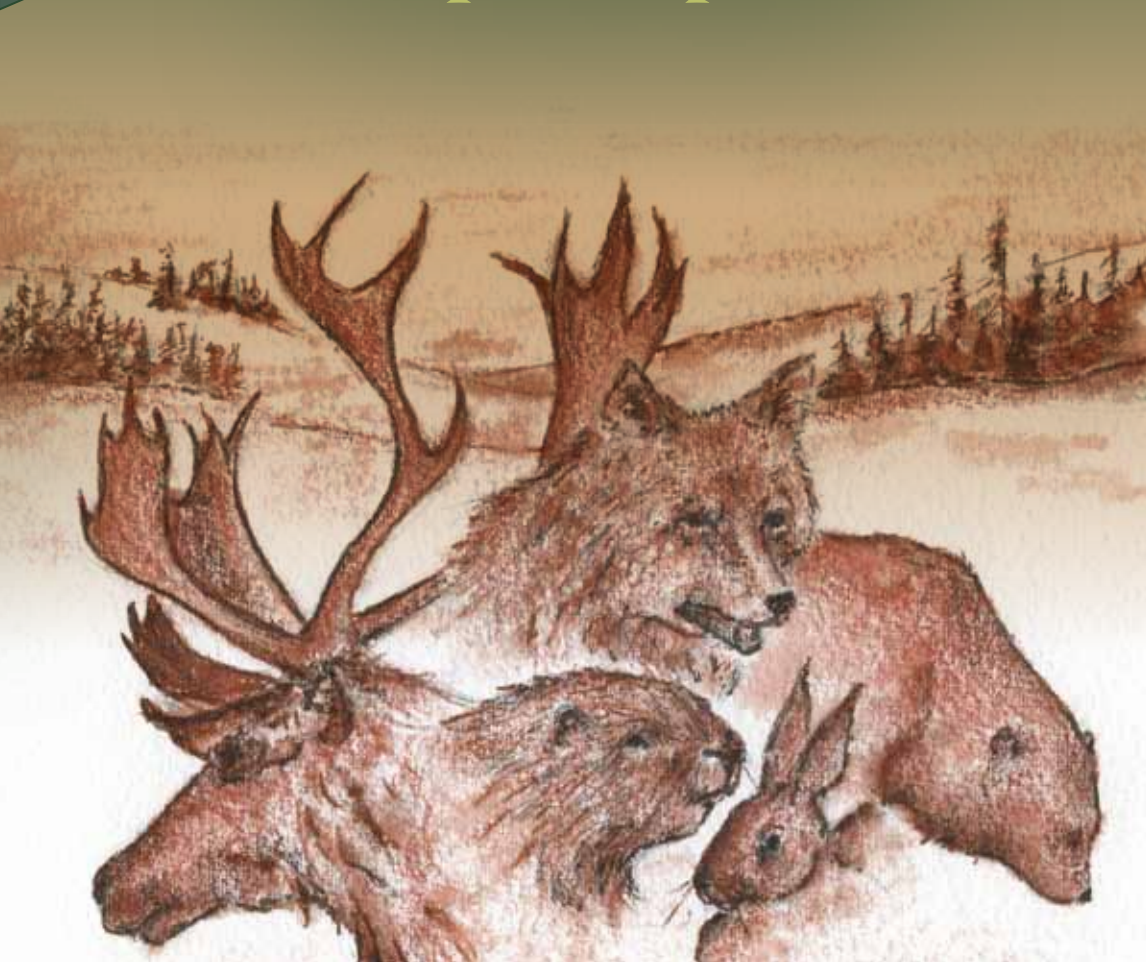


DANIEL CLÉMENT

LE BESTIAIRE INNU

Les quadrupèdes



MONDES
AUTOCHTONES



MONDES AUTOCHTONES

Collection dirigée par

BERNARD SALADIN D'ANGLURE

POIRIER SYLVIE

FRÉDÉRIC LAUGRAND

Jeunesses autochtones. Affirmation, innovation et résistance dans les mondes contemporains, Natacha Gagné et Laurent Jérôme, 2009.

Autochtonies. Vues de France et du Québec, Natacha Gagné, Thibault Martin et Marie Salaün, 2009.

La nature des esprits dans les cosmologies autochtones / Nature of Spirits in Aboriginal Cosmologies, Frédéric B. Laugrand et Jarich G. Oosten, 2007.

Être Maya et travailler dans une maquiladora. État, identité, genre et génération au Yucatan, Mexique, Marie-France Labrecque, 2005.

LE BESTIAIRE INNU

Les quadrupèdes

Ouvrages du même auteur

L'ethnobotanique montagnaise de Mingan, Québec, Centre d'études nordiques, coll. Nordicana, 1990.

La zoologie des Montagnais, Paris, Peeters-Selaf, 1995.

Sous la direction de l'auteur

Aitnanu. La vie quotidienne d'Hélène et de William-Mathieu Mark, Montréal, Libre expression/Musée canadien des civilisations, 1993.

The Algonquins, Ottawa, Canadian Museum of Civilization, Mercury Series 130, 1996.

Daniel Clément

LE BESTIAIRE INNU

Les quadrupèdes



Presses de
l'Université Laval

Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année du Conseil des Arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Illustration de la couverture : Christiane Pelletier
Maquette de couverture : Laurie Patry
Mise en pages : Mariette Montambault

ISBN 978-2-7637-9680-2
ISBN-PDF 9782763796819

© Les Presses de l'Université Laval 2012
Tous droits réservés. Imprimé au Canada
Dépôt légal 3^e trimestre 2012

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
www.pulaval.com

Toute reproduction ou diffusion en tout ou en partie de ce livre par quelque moyen que ce soit est interdite sans l'autorisation écrite des Presses de l'Université Laval.

Table des matières

Liste des figures	XIII
Signes et abréviations	XV
Préface	XVII
Introduction	1
Les humains et les animaux	1
Qui sont les Innus ?	4
Objectif et méthodes	7
 CHAPITRE 1	
<i>Âpukushîsb</i>	
(La souris)	13
Nomenclature et classification	15
Description, modes de déplacement et sens	18
Mœurs	23
Reproduction	27
Conclusion	28
 CHAPITRE 2	
<i>Anukutshâsb</i>	
(L'écureuil)	29
Nomenclature et classification	31
Description, modes de déplacement et sens	34
Mœurs	37
Reproduction	39
Conclusion	41

CHAPITRE 3

Amishk^u

(Le castor)	43
Nomenclature et classification	45
Description, modes de déplacement et sens	50
Mœurs	61
Reproduction	65
Conclusion	68

CHAPITRE 4

Nitsbuk^u

(La loutre de rivière)	69
Nomenclature et classification	71
Description, modes de déplacement et sens	73
Mœurs	78
Reproduction	82
Conclusion	83

CHAPITRE 5

Utshâshk^u

(Le rat musqué)	85
Nomenclature et classification	87
Description, modes de déplacement et sens	88
Mœurs	91
Reproduction	95
Conclusion	98

CHAPITRE 6

Âtsbuk^u

(Le phoque)	99
Nomenclature et classification	100
Description, modes de déplacement et sens	104
Mœurs	107
Reproduction	109
Conclusion	110

CHAPITRE 7

Atshikâsh

(Le vison d'Amérique)	111
Nomenclature et classification	113
Description, modes de déplacement et sens	114
Mœurs	117
Reproduction	121
Conclusion	123

CHAPITRE 8	
<i>Maikan</i>	
(Le loup)	125
Nomenclature et classification	126
Description, modes de déplacement et sens	130
Mœurs	134
Reproduction	167
Conclusion	168
CHAPITRE 9	
<i>Màtsheshu</i>	
(Le renard roux)	171
Nomenclature et classification	172
Description, modes de déplacement et sens	175
Mœurs	181
Reproduction	186
Conclusion	188
CHAPITRE 10	
<i>Uàpishân</i>	
(La martre d'Amérique)	189
Nomenclature et classification	191
Description, modes de déplacement et sens	194
Mœurs	196
Reproduction	201
Conclusion	202
CHAPITRE 11	
<i>Utsbek</i>	
(Le pékan)	203
Nomenclature et classification	205
Description, modes de déplacement et sens	207
Mœurs	210
Reproduction	213
Conclusion	214
CHAPITRE 12	
<i>Shíkush</i>	
(L'hermine)	215
Nomenclature et classification	217
Description, modes de déplacement et sens	219
Mœurs	222
Reproduction	224
Conclusion	225

CHAPITRE 13

Pishu

(Le loup-cervier)	227
Nomenclature et classification	229
Description, modes de déplacement et sens	231
Mœurs	237
Reproduction	247
Conclusion	249

CHAPITRE 14

Mashk^u

(L'ours noir)	251
Nomenclature et classification	253
Description, modes de déplacement et sens	262
Mœurs	280
Reproduction	300
Techniques de chasse et utilisation	305
Conclusion	311

CHAPITRE 15

Uinashk^u

(La marmotte commune)	313
Nomenclature et classification	315
Description, modes de déplacement et sens	317
Mœurs	321
Reproduction	325
Conclusion	326

CHAPITRE 16

Uâpush

(Le lièvre d'Amérique)	327
Nomenclature et classification	329
Description, modes de déplacement et sens	332
Mœurs	340
Reproduction	348
Conclusion	351

CHAPITRE 17

Kâk^u

(Le porc-épic d'Amérique)	353
Nomenclature et classification	355
Description, modes de déplacement et sens	358
Mœurs	364

Reproduction	369
Conclusion	372
CHAPITRE 18	
<i>Kuekuâtsheu</i>	
(Le carcajou)	373
Nomenclature et classification	375
Description, modes de déplacement et sens	379
Mœurs	394
Reproduction	404
Conclusion	406
CHAPITRE 19	
<i>Atik^u</i>	
(Le caribou)	407
Nomenclature et classification	409
Description, modes de déplacement et sens	418
Mœurs	440
Reproduction	455
Techniques de chasse et utilisation	462
Conclusion	473
CHAPITRE 20	
<i>Âtam^u</i>	
(Le chien)	475
Nomenclature et classification	477
Description, modes de déplacement et sens	484
Mœurs	491
Reproduction	498
Conclusion	501
Conclusion.	503
Bibliographie.	509

Liste des figures

Fig. 1. – Les communautés innues du nord-est du Canada.	10
Fig. 2. – Le condylure étoilé.	17
Fig. 3. – Manteau innu du XVIII ^e siècle (d'après BURNHAM 1992).	23
Fig. 4. – Le grand polatouche.	32
Fig. 5. – Nid d'écureuil.	41
Fig. 6. – Moule à sécher les peaux de castor.	47
Fig. 7. – L'estomac du castor, vu de l'intérieur (d'après WARREN 1927).	63
Fig. 8. – La loutre pêcheuse.	75
Fig. 9. – Abris du rat musqué.	92
Fig. 10. – Moules à sécher les peaux de rat musqué.	96
Fig. 11. – Uikuai du loup-marin (d'après GRASSÉ 1952-1996).	104
Fig. 12. – Sac en peau de phoque (d'après VITART 1995).	109
Fig. 13. – Vison plongeant à la verticale.	118
Fig. 14. – Loup hurlant.	128
Fig. 15. – Le broyage des os de caribou (d'après JAUVIN 1993).	145
Fig. 16. – Renard en train de sauter.	180
Fig. 17. – Bilboquet.	198
Fig. 18. – Pékan à la course.	205
Fig. 19. – La Grande Ourse ou le pékan au firmament (d'après ICETA 1997).	212
Fig. 20. – Assikûman (petit piège en métal) destiné à l'hermine.	222
Fig. 21. – Loup-cervier montant dans un arbre.	232
Fig. 22. – Loup-cervier en train de mordre une femelle.	245
Fig. 23. – Porte-bonheur en peau de menton d'ours (d'après OBERHOLTZER 1989).	269
Fig. 24. – La tente à suerie.	292
Fig. 25. – Îkuta 'Les canots à poux' (<i>Ledum groenlandicum</i>).	320
Fig. 26. – Enfant vêtu de peaux de lièvre.	336
Fig. 27. – Collet à lièvre.	342
Fig. 28. – La 'raquette' du porc-épic.	360
Fig. 29. – Porc-épic près de l'eau.	367
Fig. 30. – Carcajou s'amusant à rouler (d'après KROTT 1960 : 22).	392

Fig. 31. – Carcajou manipulant un œuf (d'après KROTT 1960 : 24).	395
Fig. 32. – Scapulomancie ou lecture divinatoire à l'aide d'une omoplate (d'après SPECK 1977[1935]).	436
Fig. 33. – Teueikan (tambour).	450
Fig. 34. – Queursoir (à gauche) et grattoir à caribou (à droite).	471
Fig. 35. – Chien à la chasse au castor.	497

Signes et abréviations

^	(accent circonflexe) indique une voyelle longue
u	(exposant u) indique une consonne labialisée
an.	animé (genre grammatical)
in.	inanimé (genre grammatical)
pl. an.	pluriel animé
pl. in.	pluriel inanimé
a.i.	animé intransitif
i.i.	inanimé intransitif
t.a.	transitif animé
t.i.	transitif inanimé
conj.	conjonctif
3.s.	troisième personne du singulier
3.pl.	troisième personne du pluriel
en gén.	en général
hom.	homonyme
syn.	synonyme
É.A.	étymologie autochtone
?	morphème non élucidé
qqch	quelque chose
qq'un	quelqu'un
PA	protoalgonquien
notre trad.	notre traduction
comp.	comparez
red.	redoublement
VA	voir aussi
comm. pers.	communication personnelle

Préface

Vous tenez entre vos mains un livre d'une très grande richesse. DANIEL CLÉMENT aborde l'ensemble des quadrupèdes à l'intérieur du bestiaire des Innus de la Côte-Nord en utilisant les connaissances transmises par les Innus eux-mêmes, mais aussi celles véhiculées par les récits et les mythes, et celles révélées par la terminologie innue concernant non seulement les noms des animaux, mais aussi différents aspects de ces animaux (parties du corps, mouvements, etc.). Ces informations sont par ailleurs confrontées aux connaissances acquises par les biologistes sur ces mêmes animaux.

Un tel foisonnement de connaissances donne un aperçu de la profondeur de la compréhension de ces phénomènes chez DANIEL CLÉMENT. Son intérêt pour ces questions est tel qu'il continue d'approfondir le corpus depuis plus de 25 ans. Après son premier recueil sur *La zoologie des Montagnais* (paru en 1995 chez Peeters), le présent document traite des quadrupèdes espèce par espèce. Vous y découvrirez comment chaque espèce, de la minuscule souris à l'ours omnivore, participe à un univers complexe où les êtres humains se font humbles.

Quiconque a vécu en forêt sans l'apport des moyens modernes de transport et de communication sait jusqu'à quel point il doit se sentir humble face à la nature et ses multiples formes pour y vivre. Dans la forêt boréale, l'être humain est un prédateur, mais il peut facilement devenir victime de l'absence de proie, plus particulièrement en hiver, alors que les conditions météorologiques éliminent les dilettantes.

La connaissance de son milieu est une condition nécessaire pour y survivre. Les Innus ont observé, ont fait des rapprochements, ont testé et sont parvenus à un corpus de connaissances très approfondies sur les espèces animales. Pourquoi devrions-nous nous intéresser à ce corpus ? Parce que ces connaissances vont souvent au-delà de celles que les biologistes ont pu recueillir ? Certes, mais c'est surtout parce qu'il incorpore une relation spirituelle parmi les animaux entre eux, et entre les animaux et l'être humain. Nous sommes donc en face d'une pensée globalisante qui peut assurément prédire le comportement d'un animal, tout en l'insérant dans un cadre où les Maîtres des animaux manipulent à la fois les proies et

les prédateurs, ce qui nous éloigne passablement du trophée cher au chasseur nord-américain, et qui nous éloigne aussi du concept de Terre mère cher à l'écolo.

Pour l'archéologue qui est confronté à la compréhension des ressources animales exploitées par l'intermédiaire des ossements retrouvés dans les foyers, ossements le plus souvent extrêmement fragmentés et carbonisés, la perspective innue par rapport aux restes animaux offre un défi. La manière dont les Innus se départent des ossements fait en sorte que ceux qui seront jetés dans un foyer auront été broyés ou seront faiblement représentatifs des carcasses consommées dans le campement. On trouve généralement les extrémités des pattes du caribou, des vertèbres de poissons, des os longs d'oiseaux, des dents de rongeurs (castor, porc-épic, etc.). Les prescriptions innues quant à la disposition des ossements animaux telles qu'exposées par DANIEL CLÉMENT fourniront aux archéologues un cadre de compréhension des vestiges osseux.

DANIEL CLÉMENT a encore beaucoup de travail devant lui pour satisfaire nos attentes, car il lui reste à décrire avec la même érudition la faune ailée, les poissons, les batraciens, les reptiles et les insectes. Il lui faudra également rendre compte des représentations de la faune par les Innus dans leur culture matérielle (œuvres picturales et sculptées), ou plutôt de la rareté des représentations.

J'ajouterai deux autres avenues de recherche qui, pour un archéologue, présentent des perspectives complémentaires : la profondeur historique du bestiaire et la comparaison des bestiaires de peuples d'Asie centrale avec celui des Innus. Le lecteur notera que DANIEL CLÉMENT fait régulièrement référence à des écrits anciens, ce qui témoigne d'un long processus d'approfondissement des connaissances par les Innus. Mais comment s'est effectué cet apprentissage à travers le temps et à partir de quel corpus de connaissances ? Cette quête permettrait sans doute de préciser comment les ancêtres des Innus ont atteint leur domaine actuel de la Côte-Nord. Un point de comparaison pourrait se trouver dans le nord de l'Asie centrale, où des peuples comme les Yakoutes ou les Evenks présentent un bestiaire similaire à celui des Innus. Un autre point de comparaison pourrait être la faune du pléistocène qui s'est éteinte, en Amérique du Nord, il y a environ 11 000 ans, faune qui comportait des espèces actuellement complètement disparues ou inconnues ici (mammouth, mastodonte, tigre, chameau, etc.) ou des variétés, parfois plus imposantes, d'espèces encore vivantes (ours, élan, castor, etc.).

Introduction

Il y a plus de 25 ans, nous nous donnions comme tâche la rédaction d'un manuel de zoologie innue construit comme les ouvrages de mammalogie et devant comprendre une quarantaine de textes portant sur autant d'animaux du bestiaire amérindien. Le temps a passé et cet objectif a dû être réduit. De 40 animaux, nous sommes passé à 20, soit les 20 premiers de la liste originale, et ce dessein plus modeste a remplacé notre projet initial. Après plusieurs atermoiements, nous sommes en mesure, aujourd'hui, de réunir en un seul volume ces textes qui ont trait à des animaux figurant parmi les plus importants pour les Innus, tant des points de vue culturel, social qu'économique. Ces animaux possèdent aussi une unité intrinsèque puisqu'ils appartiennent tous à l'ordre des *aueshishat*, les quadrupèdes. La taxinomie innue comprend deux embranchements, les *aueshishat*, homonyme du terme précédent, et qui renvoie plus globalement à tous les animaux comestibles, et les *manitúshat*, qui englobe les animaux non comestibles. Le premier embranchement se divise lui-même en deux classes et quatre ordres, dont le premier ordre constitue celui des quadrupèdes. On trouvera tous les détails sur cette classification dans notre ouvrage plus formel sur la science zoologique innue, *La zoologie des Montagnais* (1995a).

LES HUMAINS ET LES ANIMAUX

Dans la dernière décennie, de nombreux ouvrages sont apparus portant sur les rapports entre les humains et les animaux, tantôt d'inspiration structuraliste (DESCOLA 2005), tantôt socio-archéologique (INGOLD 1988), voire tantôt écolo-politique (KRECH 1999). Mais il est un courant en anthropologie qui concerne plus particulièrement ces rapports, qui existe depuis plus d'un siècle et auquel se rattache davantage le présent travail. Nous voulons parler ici de l'ethnozoologie, une discipline affirmée dont les précurseurs remontent à la plus grande antiquité. Car il est vrai que, de tout temps, les philosophes, les naturalistes, les voyageurs se sont vivement intéressés aux cultures autres que les leurs et, en particulier, aux connaissances relatives aux animaux et aux plantes exotiques. Ils y ont puisé des informations pour parfaire leurs propres connaissances de la

faune et de la flore, qu'ils se nomment DIOSCORIDE qui vécut dans la Grèce antique, ou PLINE, l'écrivain latin du début de l'ère chrétienne, dont la fameuse *Histoire naturelle* comprend plusieurs références aux savoirs et savoir-faire étrangers (SCHEPS 1993 : 16-17). Plus près de nous, alors que l'Amérique vivait ses premiers empiètements importants, aussi bien des côtés atlantique que pacifique, effectués par ces nouveaux colonisateurs d'Europe et d'ailleurs, un jésuite du nom de LOUIS NICOLAS (env. 1677) griffonnait notes et dessins sur la faune de l'Amérique du Nord-Est, établissant une première base ethnographique précisément consacrée aux savoirs sur les animaux. À cet égard, son *Traité des animaux à quatre pieds terrestres et amphibies qui se trouvent dans les Indes occidentales, ou Amérique septentrionale* demeure un des premiers manuels ethnozoologiques entièrement consacré à la mammalogie.

Pourtant, ce n'est qu'en 1899 qu'apparaît pour la première fois dans la documentation mondiale un terme pour cette discipline. Il est né sous la plume d'un conservateur d'ethnologie de l'Institut Smithsonian, O.T. MASON, qui l'incluait alors comme division d'une science plus large, la zoötechnie, dont les branches diverses s'intéressaient autant aux savoirs sur les animaux qu'à leur exploitation, aux modes préparatoires des produits, aux aspects cosmogoniques de l'interaction homme-animal, etc. L'ethnozoologie n'eut pourtant pas le même succès que sa sœur jumelle, l'ethnobotanique, fondée en 1895 par HARSHBERGER, dont les œuvres ont foisonné dès le début et se multiplient encore jusqu'à ce jour en très grand nombre sinon en qualité. Un début plus modeste en ethnozoologie voit naître une première œuvre devenue un classique : *Ethnozoology of the Tewa Indians* de HENDERSON et HARRINGTON, en 1914. Puis, quelques travaux d'importance apparaîtront, au fil du siècle, témoignant des changements que vit la discipline. L'intérêt pour les savoirs émiques prime dans les années 1950 et 1960 (MALKIN 1956a, 1956b, 1958, 1962 ; BULMER 1957, 1967, 1968, 1969, 1974 ; BULMER et TYLER 1968 ; BULMER et MENZIES 1972-1973 ; BULMER, MENZIES et PARKER 1975 ; WYMAN et BAILEY 1964), largement influencé par l'anthropologie cognitive et les développements de l'école américaine, connue sous le nom d'ethnoscience. La primauté dans les recherches est alors accordée aux perceptions des phénomènes vivants par les populations qui sont étudiées et non plus, comme avant, aux usages qu'elles en font. Puis viennent les grands travaux visant à mettre à jour les systèmes de classification dont le très grand exemple en ethnozoologie demeure l'œuvre d'EUGENE HUNN, *Tzeltal Folk Zoology : The Classification of Discontinuities in Nature*, paru en 1976. Depuis, l'ethnozoologie a pris d'autres directions, internationales, si on peut dire, tournée davantage vers la gestion des ressources, le développement d'une

science exprimée et gérée par les autochtones eux-mêmes, reprenant tous les concepts à la mode au tournant du siècle, qu'il s'agisse du développement durable, de la biodiversité, du savoir écologique traditionnel, etc.

Mais dans toute cette production, les ouvrages consacrés uniquement à la mammalogie ne sont pas légion. À notre connaissance, mise à part l'œuvre du jésuite NICOLAS, il n'y en a qu'un seul, soit celui d'AMADEO REA, *Folk Mammalogy of the Northern Pimans*, paru en 1998. Si, comme l'affirme l'auteur, les travaux portant sur l'ethnozoologie sont rares, ceux sur l'ethnomammalogie sont quasi inexistants : « À la différence des ouvrages ethnobotaniques, les ethnozoologies passées ou contemporaines de groupes tribaux particuliers sont relativement rares [...]. Aussi, les spécimens végétaux sont plus faciles à cueillir, à préparer et à exposer aux gens pour en parler » (REA 1998 : XIX). Ajoutons à cela la très grande complexité du monde animal et les ramifications des connaissances autochtones concomitantes qui, telles des racines vivaces, envahissent tous les aspects de la vie sociale, religieuse, culturelle et économique des diverses sociétés. Les savoirs sur les animaux sont sans doute beaucoup plus difficiles à saisir et à étudier.

Chez les Innus, le sujet de cet ouvrage, l'ethnozoologie, a connu un certain développement en particulier dans les années 1970. Il faut dire que les Innus figurent parmi les rares groupes autochtones du Canada pour lesquels des données ont aussi été compilées dans plus d'un domaine ethnoscience (par exemple botanique, zoologique, géographique, etc.). Chronologiquement, il existe ainsi des travaux majeurs portant sur divers aspects des savoirs zoologiques, notamment la classification animale à Ekuanitshit et Matimekosh (BOUCHARD 1973 ; BOUCHARD et MAILHOT 1973) ; le caribou à Nutashkuan (DOMINIQUE 1979) ; le savoir zoologique en général à Ekuanitshit (CLÉMENT 1995a) ; l'éthologie innue d'espèces particulières comme la loutre, le castor, le rat musqué, l'hermine, le porc-épic, le loup, le renard roux, la marmotte et le lièvre, qui forment la base de certains chapitres du présent ouvrage (CLÉMENT 1985a, b, c ; 1986a, b ; 1987 ; 1992a ; 1993 ; 1994a ; 1995b) ; et le savoir concernant le milieu marin sur la Côte-Nord (CLÉMENT 1997, 2004).

À cela s'ajoutent d'autres travaux qui documentent directement ou indirectement la science innue, soit les études sur les poissons à Sheshatshit (INNES 1997), les mammifères au Labrador (STRONG 1930) et le saumon à Ekuanitshit (RICHARD 2006). Cette liste peut aussi être complétée par des données éparses dans la littérature classique sur les Innus : par exemple, sur les animaux (SPECK 1977 [1935]), les oiseaux (SPECK 1921), l'environne-

ment en général (WAUGH 1921-1922), les noms innus des animaux (HARPER 1964), etc.

Quelques autres travaux doivent être notés dans le présent contexte. Il s'agit de recherches menées en milieu innu sur le savoir écologique local, dans le cadre de divers développements industriels tels un projet de mine de nickel près d'Utshimassit (CLÉMENT 1998), le projet hydroélectrique La Romaine sur la Côte-Nord du Québec (CLÉMENT 2007) et le projet minier NML près de Matimekosh-Lac John (CLÉMENT 2009a, b).

QUI SONT LES INNUS ?

Les Innus, anciennement connus sous le nom de Montagnais, sont des chasseurs, trappeurs, pêcheurs et cueilleurs habitant la forêt boréale du nord-est du Canada. Ils forment actuellement une population de plus de 13 000 personnes réparties en 12 communautés dont deux au Labrador, dans la province de Terre-Neuve, Sheshatshit (Northwest River) et Natuashish (anciennement Utshimassit ou Davis Inlet), et 10 au Québec, Pakuashipi (Saint-Augustin), Unaman-shipit (La Romaine), Nutashkuan (Natashquan), Ekuanitshit (Mingan), Mani-Utenam (Maliotenam), Uashat (Sept-Îles), Matimekosh-Lac John (Schefferville), Pessamit (Betsiamites), Essipit (Les Escoumins) et Mashteuiatsh (Pointe-Bleue).

Traditionnellement, les Innus se déplaçaient durant l'hiver sur un vaste territoire situé entre le lac Mistassini à l'ouest, l'océan Atlantique à l'est, le fleuve Saint-Laurent au sud et jusqu'à la limite de la forêt boréale au nord. Là, à l'intérieur des terres, des groupes de chasse familiaux pratiquaient chasse et piégeage et s'adonnaient également à la pêche. Durant l'été, les mêmes groupes se rassemblaient en communautés élargies, le plus souvent sur les rives d'un grand lac ou du fleuve Saint-Laurent, près des endroits où sont situées les réserves amérindiennes actuelles. L'été était l'occasion de retrouvailles, les mariages étaient organisés, la distribution des territoires de chasse pour l'année suivante était envisagée. La chasse, la pêche et la cueillette de baies sauvages étaient les principales activités d'exploitation.

Les Innus n'ont pas toujours été appelés ainsi. Le nom est vernaculaire et bien qu'il ait été consigné dès le XVII^e siècle par les lexicographes jésuites (FABVRE 1970 [av. 1695] : 76 ; SILVY 1974 [env. 1678-1684] : 38), les nouveaux venus en Amérique ont plutôt adopté d'autres noms qui, comme dans le cas de nombreux autres peuples, ne correspondaient pas à la manière dont les gens se nommaient eux-mêmes. Ces noms varient de

Montagnais à Naskapi en passant par une variété d'appellations de groupes plus restreints au sein de la même nation.

Le terme « Montagnais » est le premier à apparaître dans la documentation. On le trouve dès 1603 – orthographié « Montagnés » – sous la plume de Samuel de Champlain (GIGUÈRE 1973, II : 22). Le fondateur de Québec faisait alors état d'une importante réunion entre de nombreux guerriers de l'alliance laurentienne, qui comprenait alors les nations montagnaise, algonquine et etchemin. Cette rencontre eut lieu à Tadoussac, sur la rive nord du fleuve Saint-Laurent au Québec, pour fêter une victoire contre les Iroquois. Certains historiens (TREMBLAY 1968 : 49) ont considéré cet événement comme un traité non écrit établissant une nouvelle alliance dite « franco-laurentienne », laquelle marqua le début d'une longue séquence de guerres avec les Iroquois à partir de 1609. Ces guerres menèrent éventuellement à la destruction de la Huronie mais eurent surtout, en ce qui concerne notre propos, des conséquences territoriales et démographiques très importantes pour les nations amérindiennes, dont les Montagnais, autant que pour les Français.

À quelques exceptions près – ainsi, certains Montagnais devenus hostiles aux nouveaux colons de la Nouvelle-France ont-ils aidé les frères Kirk à conquérir Québec en 1629 –, les Montagnais sont demeurés longtemps les alliés militaires des Français jusqu'à ce qu'ils soient supplantés par les Hurons, les Abénaquis et d'autres nations plus méridionales, au fur et à mesure que les explorations s'accroissaient vers l'intérieur des terres, reléguant Tadoussac et ses Montagnais à un rôle plus secondaire. En fait, les Montagnais sont perçus aujourd'hui par de nombreux commentateurs, dits de « l'école de Chicoutimi » (Victor Tremblay, Jean-Paul Simard, Russel Bouchard), surtout comme des partenaires commerciaux, faisant ainsi de la « chasse gardée » de Tadoussac, remplacée par le Domaine du Roi, le cœur même du développement des relations franco-montagnaises au Québec (SIMARD 1989 [1979], 1983 ; BOUCHARD 1995).

Avec le temps, au fur et à mesure de la pénétration du territoire par les traités et les missionnaires, d'autres noms sont apparus pour désigner des groupes locaux de Montagnais, très souvent en fonction de régions géographiques (par exemple, des noms de rivière) ou d'animaux (par exemple, le caribou, la loutre ou le porc-épic) avec lesquels tel ou tel groupe était davantage associé : Kakouchaks, Bersiamites, Chisedecs, Papinachoïs, Oumamioueks, Ouchestigoueks et Petits Esquimaux au cours du XVII^e siècle ; puis Tadoussaciens, Checouthimien, Piekouagamiens, Petits Mistassins, Chomonchouanistes, Nekoubauistes, Attik Irinouetchs, Nitchik Irinouetchs, sur les cartes du jésuite Laure, tracées au début des années 1730.

Au XVII^e siècle, le terme « Montagnais » désignait apparemment uniquement ces Amérindiens qui occupaient la rive nord du fleuve Saint-Laurent, entre l'embouchure du Saguenay et le nouvel établissement de Québec. Cette région aurait été perçue comme plus montagneuse. Le terme disparaît des cartes après 1696, sauf sur celles du père Laure. Sa carte de 1732 comporte le nom « Montagnais » en plus grosses lettres au-dessus de tous les territoires et groupes autochtones du Saguenay–Lac-Saint-Jean et de la Côte-Nord, laissant croire à la présence d'un ensemble géographique, linguistique et culturel montagnais dès cette époque. L'existence d'un tel ensemble se trouve toutefois réfutée par des historiens canadiens comme PARENT (1985) et RATELLE (1987), qui propose plutôt une division en trois sous-groupes : les Montagnais du Saguenay–Lac-Saint-Jean, les Papi-nachois de la Haute-Côte-Nord et les Ouchestigoueks (assimilés aux Oumamioueks), occupant le haut du lac Manicouagan et les autres parties de la Côte-Nord et de l'arrière-pays entre la rivière Sainte-Marguerite et le Labrador.

D'un autre côté, le terme « Naskapi » apparaît dès 1643 dans les *Relations des Jésuites* (RICHARD 1972 [1643] : 38), mais n'est consigné sur une carte, celle de BELIN, qu'en 1744. Il a été démontré de façon non équivoque qu'il désignait un sous-groupe montagnais, dépendant particulièrement du caribou et considéré plus « sauvage » ou moins acculturé que les autres (MAILHOT 1986). Toutefois, jumelé au terme « Montagnais », il a été adopté par l'ethnologie nord-américaine à partir de 1928 à la suite de publications de SPECK (1928, 1931) et de LIPS (1936). Ainsi, le binôme « Montagnais-Naskapi » a désigné pendant plus d'un demi-siècle non seulement les groupes ou bandes se partageant au milieu du XIX^e siècle le territoire décrit précédemment, mais également d'autres groupes comme la bande de Mistassini, appartenant aujourd'hui à l'ensemble cri (ROGERS 1962).

Depuis environ un quart de siècle, le terme « Innu » – qui a une certaine parenté avec celui de « Nenenot » utilisé par TURNER (1979 [1894]) – s'impose de plus en plus pour désigner le même regroupement linguistique et culturel composé de 12 communautés, séparées géographiquement par la frontière Québec-Labrador. L'idée d'une nation innue unifiée, mise de l'avant par certains leaders politiques dans les années 1980, n'a pas pu à ce jour transcender cette barrière. De son côté, le terme « Naskapi » est maintenant surtout utilisé pour désigner la communauté amérindienne de Kawawachikamach installée à proximité de Schefferville, et reconnue comme une nation autochtone distincte par les autorités gouvernementales depuis son adhésion en 1978 à la Convention du Nord-Est

québécois, complément de celle de la Baie James et du Nord québécois. Les Naskapis de Schefferville ne sont pas inclus dans le groupe ethnique et culturel innu dont les connaissances sur les animaux sont présentées et analysées dans cet ouvrage. Par contre, les deux communautés du Labrador, soit Sheshatshit et Natuashish (anciennement Utshimassit), en font partie au même titre que les communautés innues du Québec.

OBJECTIF ET MÉTHODES

Le but de ce travail est essentiellement ethnographique, plus précisément ethnozoographique, c'est-à-dire qu'il vise à documenter les connaissances des Innus en matière animale. Dans un premier temps, ce sont les 20 principaux quadrupèdes qui sont présentés. Éventuellement, les oiseaux, les poissons et les animaux non comestibles seront étudiés. La nature de l'ouvrage est donc encyclopédique. Il s'agit d'un ouvrage de référence visant à combler une lacune dans la documentation. Car, s'il est vrai que si les animaux occupaient – et occupent toujours – incontestablement une place prépondérante dans la culture innue, il va de soi que les connaissances qu'en ont les autochtones sont vastes et variées et qu'il s'avère utile pour la compréhension de la même société de s'y attarder.

D'autre part, la présentation par animal obéit à de strictes raisons pratiques. Comme cela a été mentionné, les principes directeurs de la pensée zoologique innue ont déjà été analysés dans un ouvrage plus formel sur la question, soit *La zoologie des Montagnais* (CLÉMENT 1995a). L'intérêt d'un second ouvrage sur le domaine animal, malgré la redondance que peut entraîner une description des connaissances par animal, réside dans le fait que cette façon de procéder permet de consulter rapidement les données et qu'il n'est pas nécessaire de lire toute l'étude pour connaître ce que les Innus pensent de tel ou tel animal. Deuxièmement, cette façon de procéder permet aussi de saisir à partir d'un noyau que représente un animal tous les autres animaux qui sont mis en relation par les Innus eux-mêmes avec l'animal considéré au départ. Par exemple, en parlant des loups, nous serons amenés à étudier longuement son rapport au caribou ; la marmotte sera un prétexte pour saisir le comportement de certains oiseaux ; etc. Enfin, une étude par animal permet de prendre en considération toutes les facettes de la même pièce, une à une, jusqu'à épuiser toutes les représentations qu'on s'en fait. Ce faisant, cela permet aussi éventuellement une meilleure comparaison des connaissances par animal les uns dans leurs rapports aux autres.

Par ailleurs, les données ethnozoologiques propres à cet ouvrage ont été rassemblées depuis 1981 alors que, sous notre initiative, un groupe de chercheurs autochtones d'Ekuanitshit entreprenait la tâche de consigner sous formes écrite et sonore les propos de sept aînés de la même communauté sur plus de 150 espèces animales. Les entrevues furent menées à l'aide d'un guide d'entrevue portant sur tous les aspects de la science innue des animaux en commençant par la nomenclature des animaux, en passant par le savoir relatif à la morphologie animale, l'anatomie, l'habitat, l'alimentation, la reproduction, les relations interspécifiques, les habitudes particulières, le cycle saisonnier, les techniques de chasse et les utilisations, pour finir avec les questions de taxinomie innue et de classification religieuse fondée sur un système de maîtres des animaux.

D'autres enquêtes du même genre furent menées, par la suite, à Nutashkuan (1983), à Matimekosh (1995) et à Utshimassit (1998). Entre 1981 et 2009, nous avons aussi effectué de nombreux séjours dans plusieurs communautés innues, lors desquels nous avons également consigné des données sur les mêmes sujets. L'âge moyen des personnes ayant participé aux enquêtes était de 65 ans. Ces personnes étaient les suivantes : à Ekuanitshit, Michel Astamajo, Philomène Bernard, Étienne Louis, Anne Mennekapo, Abraham Mestokosho, Raphaël Mollen, Marguerite Mollen, Louis Lalo et Jérôme Napish ; à Nutashkuan, Joseph Bellefleur ; à Matimekosh, Pierre McKenzie, Uldric McKenzie et Auguste Jean-Pierre ; et à Utshimassit, Charles Pasteen et Edward Mistenapeu. Les références aux propos de nos interlocuteurs tels qu'ils apparaissent dans cet ouvrage comprennent les initiales de l'informateur, suivies du nom de sa communauté et de la date de l'entrevue de laquelle les mêmes propos sont tirés.

À ces sources orales s'ajoutent des données ethnographiques provenant d'ethnologues (SPECK, LIPS, ROUSSEAU, SAVARD, HENRICKSEN, etc.), d'archéologues (STRONG, CLERMONT, etc.), de missionnaires (FABVRE, SILVY, NICOLAS, LAURE, etc.), de biologistes (BANFIELD, MECH, WALSH), d'explorateurs (HIND, HARRIS, etc.) et même d'aventuriers ou de naturalistes (COMEAU, DE BOILIEU, etc.) ayant travaillé ou simplement côtoyé au fil des siècles les Innus. Des dizaines d'articles et de livres ont ainsi été lus, analysés et leurs éléments classés selon les mêmes thèmes que ceux qui avaient guidé les entrevues. Ce dépouillement de la documentation a également permis d'intégrer les légendes et les histoires innues qui sont devenues, de ce fait, des informateurs intemporels aussi précieux que pouvaient l'être les personnes interrogées. Enfin, une troisième source de données a été prise en considération lors de la rédaction de chaque texte animalier

individuel. Il s'agit de la documentation zoologique occidentale comprenant les travaux savants ou de vulgarisation. La comparaison des zoographies innue et académique a aidé à mieux interpréter certains éléments de connaissance autochtone, par exemple ceux sertis dans les mythes et les rites ; elle a aussi permis d'élaborer quelques nouvelles pistes de recherche pour la science occidentale ; et elle a surtout mené à la conclusion que les connaissances innues et les connaissances académiques convergent beaucoup plus qu'elles ne divergent.

Tous les textes animaliers sont construits de la même façon, à quelques exceptions près. Ils comportent quatre rubriques sous lesquelles sont présentées les connaissances innues des espèces, soit la nomenclature et la classification vernaculaire (taxinomie et autres systèmes de catégorisation) ; la description physique de l'animal, les modes de déplacement et les sens ; les mœurs ; et la reproduction. Les deux animaux les plus importants de ce bestiaire, l'ours noir et le caribou, font exception. Ces sections comprennent chacune une cinquième partie consacrée aux techniques de chasse et aux utilisations. Tous les textes exposent surtout le savoir autochtone mais, à l'occasion, incluent des données sur les techniques de capture ou les usages divers – alimentaires, médicaux, techniques, vestimentaires, artisanaux, rituels – auxquels les animaux sont destinés. Les connaissances autochtones sont le plus souvent rendues à l'aide de concepts en langue autochtone. L'orthographe choisie pour la transcription de ces concepts innus correspond en général aux règles proposées dans DRAPEAU et MAILHOT (1989). En plus de ces règles, l'accent circonflexe pour différencier les voyelles longues des voyelles brèves est également utilisé. Autrement, on pourra se référer au début de cet ouvrage pour une liste plus complète des signes et abréviations apparaissant dans le texte.

Sur les 20 articles qui composent le bestiaire, neuf sont déjà apparus dans une première version dans des revues spécialisées et nous voudrions, ici, remercier vivement les comités de rédaction de ces revues qui nous ont témoigné leur confiance en publiant ces textes. Ces revues sont les suivantes, par ordre chronologique d'apparition des textes : *The Canadian Journal of Native Studies / La revue canadienne des études autochtones* (1985a : « La loutre ») ; *Anthropologie et sociétés* (1985b : « Amisk^u (le castor) (note de recherche) ») ; *Les Carnets de zoologie* (1985c : « Utshâhk^u (le rat musqué) ») ; *Recherches amérindiennes au Québec* (1986a : « Hikuh (l'hermine) », 1986b : « Kâk^u (le porc-épic) », 1987 : « Maikan (le loup) » et 1992a : « Mâtsheshu (Le renard roux) ») ; *Journal of Canadian Studies / Revue d'études canadiennes* (1993 : « Uinashk^u (la marmotte commune) ») ;

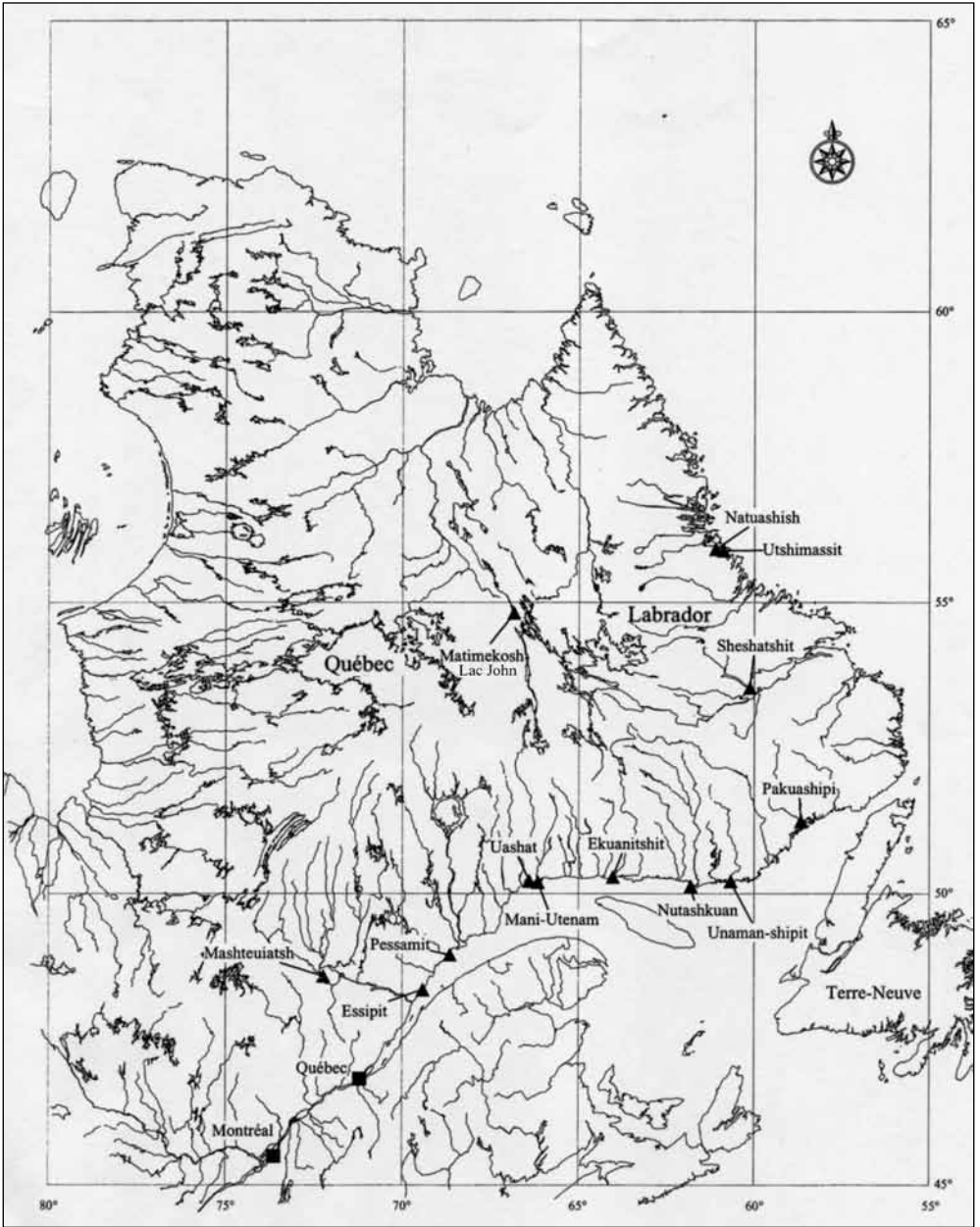


Fig. 1. – Les communautés innues du nord-est du Canada.

Cahiers d'éthologie (1994a pour une version abrégée des « Connaissances montagnaises du renard ») ; et *Anthropozoologica* (1995b : « Les connaissances montagnaises du lièvre d'Amérique »).

Les textes ont été écrits dans le cadre de plusieurs projets sur la Côte-Nord du Québec, et nous voudrions témoigner toute notre reconnaissance à un amérindien fort connu, sans le soutien duquel rien de ce qui suit n'aurait pu être réalisé. Nous voulons parler du professeur Paul Charest de l'Université Laval à Québec, qui nous avait engagé dans le cadre d'un projet sur l'*Exploitation et l'aménagement des ressources fauniques par les Indiens montagnais du Québec* (1982-1986), financé par la fondation canadienne Donner, et qui n'a eu de cesse, après ce projet, de nous soutenir moralement et financièrement dans nos recherches sur les Innus. Tous nos remerciements vont également aux professeurs Gerry E. McNulty et Jean Huot, qui ont guidé nos premiers pas dans notre interprétation de la zoographie innue ; et à tous nos interprètes et collaborateurs ou collaboratrices en milieu innu, notamment madame Desneiges Mollen, monsieur Georges Mestokosho, madame Marie-Hélène Mollen, madame Yvette Mollen, madame Christine Uapistan et monsieur Andras Mak. Merci aussi à deux autres grands spécialistes des Amérindiens, monsieur Daniel Chevrier et monsieur Richard Dominique, pour avoir lu et commenté si judicieusement notre manuscrit. Merci encore à Christiane Clément, dont la plume aussi talentueuse a fourni toutes les illustrations, soit plus de 50, qui accompagnent cet ouvrage. Merci enfin à tous ceux et celles qui, de près ou de loin, nous ont aidé dans l'élaboration de ce travail.

Cet ouvrage a été publié grâce à une subvention de la Fédération canadienne des sciences humaines, de concert avec le Programme d'aide à l'édition savante, dont les fonds proviennent du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

CHAPITRE 1

Âpukushîsh (La souris)



« Tchakabech bien estonné, s'en retourne, et ayant bien considéré, trouue qu'en vérité il auoit prins le Soleil au colet. Il s'afforce de le deliurer, mais il n'en ose approcher. Il rencontre par cas fortuit vne petite souris, la prend, la souffle et la faict deuenir si grande qu'il s'en seruit pour detendre ses colets, et desgager le Soleil, lequel se trouuant libre, continua sa course à l'ordinaire. » (LE JEUNE 1972 [1637] : 55)

Le jésuite PAUL LE JEUNE rapportait déjà de ses voyages en pays innu au XVII^e siècle une légende mettant en scène la souris. Le *Traitté des animaux a quatre pieds terrestres et amphibies* du jésuite LOUIS NICOLAS, rédigé vers 1677, leur réserve aussi une place d'honneur : en effet, les « souris de la nouvelle france » sont examinées dès le deuxième chapitre, immédiatement après celui consacré aux écureuils. L'importance des souris dans le Nouveau Monde peut sans doute être attribuée à priori à leur prolifération et à leur rôle dans la chaîne alimentaire. Les explosions démographiques de certaines espèces de campagnols, regroupés parmi les souris par les Innus, sont fort connues ; la population du campagnol des champs (*Microtus pennsylvanicus*), par exemple, peut s'élever, en période de densité maximale, jusqu'à « 800 animaux à l'hectare (400 à l'acre) » (BANFIELD 1977 : 195). D'autre part, les souris constituent un aliment de choix pour plusieurs carnivores, ce dont les légendes innues traitent abondamment.

NOMENCLATURE ET CLASSIFICATION

Âpukushîsh, le mot innu pour ‘souris, musaraigne, campagnol...’, vient de *âpuku-*, qui signifie ‘défaire, détacher, débarrer, délier, dénouer...’ et de *-shîsh*, un diminutif. Cette origine étymologique a des liens manifestes avec le mythe innu concernant la libération du soleil cité ci-dessus, puisque c’est à une souris que revient, dans cette version du jésuite LE JEUNE, la tâche de le libérer : elle défait bien le collet qui l’a entravé dans sa course ordinaire.

Âpukushîsh correspond en fait, en innu, à une catégorie fourre-tout qui inclut des petits rongeurs comme les rats, les souris et les campagnols, des insectivores comme les musaraignes et les taupes¹, ainsi que quelques espèces de chauve-souris. Le terme est utilisé pour maintes espèces pour lesquelles des termes précis font défaut comme, par exemple, le campagnol des champs ou le campagnol à dos roux de Gapper (*Clethrionomys gapperi*). Selon nos informateurs, il existe également sept appellations particulières qui réfèrent aux espèces suivantes : *tshînishtui-âpukushîsh* (de *tshîn-* : ‘effilé, pointu’) pour dénoter les musaraignes en général et particulièrement la musaraigne cendrée (*Sorex cinereus*), la musaraigne arctique (*Sorex arcticus*), la musaraigne pygmée (*Microsorex hoyi*) et la grande musaraigne (*Blarina brevicauda*) ; *atâmpeku-âpukushîsh* (‘la souris du fond de l’eau’) pour désigner n’importe quelle souris, musaraigne ou campagnol aquatique (plusieurs espèces) ; *kuâkuâtâpukushîsh* (de *-âpukushîsh* : ‘souris’) pour les chauve-souris en général, dont la petite chauve-souris brune (*Myotis lucifugus*) et la chauve-souris de Keen (*Myotis keenii*) ; *kâmâmishîtuâtsheshit âpukushîsh* (‘la petite souris qui a de grandes oreilles’) pour la souris sylvestre (*Peromyscus maniculatus*) ; *kâtshinuâshkuanuîshit âpukushîsh* (‘la petite souris qui a une chose longue et dure comme du bois’) pour les souris sauteuses en général, dont la souris sauteuse des champs (*Zapus hudsonius*) et la souris sauteuse des bois (*Napaeozapus insignis*) ; *mishî-âpukushîsh* (‘grosse souris’) pour le rat surmulot (*Rattus norvegicus*) ; et *nânâshpâtînishtsheshu* (de *-nâshpât-* : ‘gauche’) pour référer au condylure étoilé (*Condylura cristata*).

Il y a aussi des synonymes : *nipîu-âpukushîsh* (‘souris aquatique’) pour les espèces aquatiques en général et *ûpâu-âpukushîsh* (‘souris qui s’envole’), un autre mot pour les chauve-souris. Dans la documentation, on

1. Le condylure étoilé, une taupe, a été classé comme *âpukushîsh* par un de nos deux principaux informateurs qui nous ont renseigné sur les souris, et il est considéré comme tel dans ce travail. Son appartenance à la catégorie *aueshîsh* (‘quadrupède’) a, par contre, fait l’unanimité.

trouve quelques autres appellations particulières, notamment deux termes rapportés par HARPER (1964 : 84) de la partie septentrionale du territoire innu : « kaoappiko-shishapokoshish » pour le campagnol à dos roux de Gapper et « assioapokoshish » (vraisemblablement la 'souris terrestre') pour le campagnol des champs, qui semble cette fois nommé. En plus d'avoir consigné quelques appellations que nous avons retrouvées sur la Côte-Nord, STRONG (1930 : 8-9) a noté également à Davis Inlet les termes suivants : « kás-i-nas-kwán-tit » pour la souris à pattes blanches (*Peromyscus leucopus*), « wit-sús-kwe » pour une espèce de lemming (*Dicrostonyx* sp.) et « an-i-suk-i-sash » pour un phénacomys (*Phenacomys* sp.). HARPER (1964 : 84) donne enfin « mistapokoshish » pour la souris sylvestre ; la souris sylvestre est nommée différemment sur la Côte-Nord et « mistapokoshish » y désigne plutôt le rat surmulot.

Au dire de nos informateurs, tous les *âpukushîshat*² sont des *aueshîshat* ('quadrupèdes'). Les raisons données varient ; la présence de fourrure est évoquée, mais on parle également de mœurs terrestres ou sylvestres, ou encore de présence de *uiâsh* ('viande'). Même la chauve-souris, qu'un critique des travaux de BOUCHARD et MAILHOT (1973) sur la taxinomie innue a proposé par principe de classer dans une catégorie à part (selon BRUNEL [1975 : 51], tous les animaux aux mœurs bizarres devraient être placés dans une catégorie nommée non affiliée), est considérée par nos informateurs d'abord comme un *aueshîsh* 'quadrupède' et son mode de locomotion pour le moins étrange est ainsi récupéré : « C'est un *aueshîsh* mais elle peut voler. Elle a de la fourrure » (Ab.M., Ekuanitshit, 1988-11-24).

Selon un de nos informateurs (J.N., Ekuanitshit, 1988-12-06), *nânâshpâti-nishtsheshu*, le condylure étoilé, appartient également à l'embranchement des *manitûshat* (animaux non comestibles ou nuisibles) en plus d'être un *aueshîsh*. Les raisons fournies sont ses habitudes à la fois terrestres et aquatiques et son apparence physique (un appendice nasal des plus particuliers). À Matimekosh, l'animal est classé également comme tel, mais les informateurs ne sont pas unanimes pour la chauve-souris (cinq informateurs sur six) et les souris en général (un informateur sur deux) (BOUCHARD et MAILHOT 1973 : 50). Il y a une dimension maléfique à la catégorie *manitûsh*, et les critères de catégorisation peuvent ainsi varier selon les émotions des individus. Autrement, tous les *manitûshat* ont en

2. En innu, le suffixe qui marque le pluriel pour les substantifs varie selon le genre animé (suffixe *-at*) ou inanimé (*-a*) des dits substantifs. Ces suffixes seront utilisés dans notre texte.



Fig. 2. – *Le condylure étoilé.*

commun d'être des animaux non comestibles ou nuisibles ; ils s'opposent ainsi à la super-catégorie *aueshish* (homonyme de *aueshish* 'quadrupède') qui inclut alors les quadrupèdes, les oiseaux, les animaux aquatiques, etc., et qui réfère ainsi à l'ensemble des animaux comestibles.

En plus d'une taxinomie, les Innus ont également une classification des animaux selon leur saison d'appartenance : « La plupart des espèces animales sont en outre réparties dans deux classes associées, l'une à l'hiver (*pupun*), l'autre à l'été (*ni.pan*), et nommées respectivement *pupunwe.ši.š* 'animal d'hiver' (H) et *ni.panwe.ši.š* 'animal d'été' (E) » (BOUCHARD et MAILHOT 1973 : 56). BOUCHARD et MAILHOT n'ont aucune donnée pour les souris mais à Ekuanitshit, elles ont été classées comme appartenant aux deux saisons. C'est donc dire qu'on peut les voir actives à l'année (*pupun* 'année', homonyme de *pupun* 'hiver').

Les Innus ont enfin un système de classification par entité spirituelle, c'est-à-dire que chaque espèce ou groupe d'espèces se voit attribuer un maître hiérarchique qui, à partir du monde invisible, régit la distribution des populations sous sa juridiction. Cette idée de maîtres des animaux est largement répandue chez les autochtones du Nouveau Monde. Elle implique un ensemble de prescriptions de chasse qui, si elles ne sont pas

respectées, peuvent entraîner des diminutions de prises. Dans ce cas, des moyens propitiatoires peuvent être utilisés. Chez les Innus, *Papakash-tshîshk^u* et *Mishtinâk^u* figurent parmi les entités les plus proéminentes de ce système. De façon générale, au premier échoit le contrôle des animaux terrestres et au second, celui des espèces aquatiques. Cette situation, il va sans dire, départage les souris. Ainsi, pour les chasseurs d'Ekuanitshit, les espèces aquatiques nommées de façon générale *atâmpeku-âpukushîshat* ('les souris du fond de l'eau') relèvent avant tout de *Mishtinâk^u*, tandis qu'une espèce comme le rat surmulot se voit rattacher au royaume de *Papakash-tshîshk^u*. Pour les autres espèces, on ne parle plus de maître, comme à Matimekosh, où ce sont toutes les souris à qui la tradition n'en attribue aucun (BOUCHARD et MAILHOT 1973 : 61).

DESCRIPTION, MODES DE DÉPLACEMENT ET SENS

Les diverses espèces d'*âpukushîshat* ont des particularités physiques qui permettent de les distinguer facilement les unes des autres. Ces particularités sont quelquefois consignées au niveau des appellations vernaculaires. Ainsi, *tshînishtuî-âpukushîsh* de *tshîn-* : 'effilé, pointu' fait référence au long museau des musaraignes, *kâmâmishîtuâtsheshit âpukushîsh*, 'la petite souris qui a de grandes oreilles', aux larges oreilles de la souris sylvestre, *kâtshinuâshkuanuî-eshit âpukushîsh*, 'la petite souris qui a une chose longue et dure comme du bois', à la queue particulièrement écaillée de la souris sauteuse des champs et de la souris sauteuse des bois et *misht-âpukushîsh*, la 'grosse souris', à la plus grande taille du rat surmulot par comparaison avec les autres espèces. *Nânâshpâtinîshîsheshu*, le nom du condylure étoilé, de *-nâshpât-* : 'gauche', est plus intrigant. Il proviendrait d'un comportement de la taupe qui est décrit ainsi dans LEFEBVRE par un Innu du Labrador, Edward Rich : « À l'approche du danger, elle se fige sur place et fait la morte ; ainsi chaque fois qu'on en voit une, elle a l'air d'être morte : c'est sa façon de se protéger, dit-il » (1974 : 146). Nos propres informateurs nous ont expliqué que dans une telle position, la taupe présentait ses pattes avant, paumes vers le haut, et que celles-ci, sans doute en raison de leur morphologie particulière, donnaient alors l'impression d'un animal gaucher des deux pattes, d'où cette référence dans le nom de la bête.

Certaines espèces ont aussi des particularités qui ne sont pas toujours consignées dans leur nom. C'est le cas notamment de *atâmpeku-âpukushîsh*, qui réfère aux espèces aquatiques et au sujet desquelles un Innu d'Ekuanitshit note ce qui suit : « Cette *âpukushîsh*, elle plonge au fond de l'eau et a sous les aisselles comme des ailes qui ressemblent à de grandes manches. Et elle est complètement noire comme les petites souris » (É.L.,

Ekuanitshit, 1982-03-03). D'après nos recherches, ce pourrait être là une allusion aux bulles d'air qui restent emprisonnées dans la fourrure d'espèces aquatiques comme la musaraigne palustre (*Sorex palustris*) et qui doivent donner à certaines parties du corps l'apparence d'être gonflées comme pourraient l'être les manches d'un vêtement.

Mais la plus subtile allusion à des traits saillants qu'il nous a été donné de connaître provient cette fois d'une légende innue dont nous avons présenté une version en exergue de ce chapitre. Cette légende concerne *Tshakâpesh*, un héros innu qui, lors d'un de ses périple, est amené à tendre un collet où se prendra éventuellement le « soleil³ ». Conséquence inévitable, le monde se retrouve empli d'une étrange obscurité. Dans certaines versions, *Tshakâpesh* tente alors lui-même de libérer sa prise, mais celle-ci est trop ardente pour qu'il puisse s'en approcher. *Tshakâpesh* utilise ensuite des petits animaux dont il transporte les peaux avec lui. Il insuffle la vie à celles-ci – habituellement dans l'ordre, des peaux d'écureuil roux (*Tamiasciurus hudsonicus*), d'hermine (*Mustela erminea*) et de souris et plus particulièrement de musaraigne –, puis les lance tour à tour dans l'espoir que ces assistants réussiront là où lui-même a échoué. L'entreprise n'est finalement assurée que par la toute dernière des intermédiaires, soit la musaraigne (LEMAY 1972 : 19-20 ; LEFEBVRE 1974 : 140 ; SAVARD 1985 : 110).

Or cette gradation d'animaux présente dans la plupart des versions est-elle uniquement le fruit du hasard ou est-elle porteuse de sens ? Des interprétations structuralistes ont été proposées pour l'expliquer, comme la suivante de LEFEBVRE :

« Sans doute n'est-ce pas dû au hasard si V2 et V3 [Version 2 et Version 3 de l'épisode de la libération de l'astre] ayant d'abord confié à l'écureuil principalement **diurne** puis à l'hermine principalement **nocturne** qui tour à tour échouent, la tâche d'introduire **l'alternance du jour et de la nuit**, accordent à la musaraigne **tantôt diurne tantôt nocturne** le crédit de cet exploit. » (1974 : 146)

Ainsi, selon cette auteure, seule la musaraigne, en raison de ses habitudes à la fois diurne et nocturne, pouvait libérer le soleil et ainsi, par métonymie, ramener sur un autre plan, celui d'un cycle temporel, une alternance similaire entre le jour et la nuit. Il y a pourtant plusieurs raisons qui permettent de douter de cette solution. La première est évidente : l'auteure n'a pas

3. Pour des précisions sur la nature de l'astre pris au collet par le héros qui, selon les versions recueillies, est parfois traduit par la « lune », on pourra consulter SAVARD (1985 : 118-122).

étendu fort loin ses recherches sur les activités quotidiennes de ces animaux. L'hermine, par exemple, n'apparaît pas toujours décrite dans les textes scientifiques comme « surtout nocturne » : dans SVENDSEN (1982 : 618), elle est définie comme diurne durant l'été et nocturne durant l'hiver. De même, la musaraigne cendrée⁴, pour ne nommer que cette espèce, n'est pas toujours traitée comme autant diurne que nocturne : ainsi, PRESCOTT et RICHARD la caractérisent surtout comme étant nocturne (1982 : 16)⁵.

Mais il y a une autre raison qui fait aussi douter de cette explication. Celle-ci concerne cette fois les attributs physiques des animaux utilisés. Rappelons d'abord que *Tshakâpesh* essaie lui-même de libérer le soleil, mais que celui-ci est trop brûlant pour qu'il puisse s'en approcher. L'écureuil roux tente sa chance à son tour, mais ne réussit pas : il se brûle. De même pour l'hermine jusqu'à la musaraigne qui, elle, va y parvenir : « Elle ne fit que toucher le collet de *Tshakâpesh* et coupa le fil » (LEFEBVRE 1974 : 58). Or le poil de l'écureuil roux est plus long que celui de l'hermine, qui est lui-même plus long que celui de la musaraigne ; par conséquent, en s'approchant du soleil, les deux premiers animaux risquent davantage de s'enflammer que la toute dernière, ce qui est mis en évidence dans plusieurs versions. Mais il y a mieux. Les parties antérieures de la tête de ces animaux, si on les compare entre elles, montrent elles aussi une gradation fort intéressante. L'écureuil roux a « la tête relativement courte et large », l'hermine « le crâne [...] long, étroit et aplati », et toutes les musaraignes un « museau allongé et pointu » (BANFIELD 1977 : 127, 299 et 8). À la lumière de ces précisions, il apparaît ainsi plus probant d'attribuer à la dernière la réussite de l'exploit : son long museau pointu avec ses grandes dents à l'avant lui procure un avantage certain sur les autres animaux, car il lui

4. LEFEBVRE (1974 : 143) identifie l'espèce de musaraigne mise en scène dans plusieurs versions de cette légende comme la musaraigne cendrée.

5. SAVARD, un autre structuraliste, impute le choix de la musaraigne comme libératrice de l'astre, en partie au long museau de l'animal et à son déplacement sous le sol. Mais, en définitive, il se rabat sur un contraste avec un autre épisode de la série de *Tshakâpesh* mettant en scène un super-ours, et la musaraigne devient l'animal choisi parce qu'elle est le plus petit mammifère opposable au plus grand (SAVARD 1985 : 124). Pour ne s'en tenir qu'aux premières caractéristiques, car l'épisode n'a pas a priori à être contrasté avec un autre pour en élucider le sens, on peut dire que si le premier attribut mentionné par SAVARD revêt une importance capitale comme on le verra par la suite, il n'en va pas de même du second : la musaraigne cendrée dont il est question s'affaire beaucoup sur le sol et, même, ne creuse que rarement ses terriers (BANFIELD 1977 : 8-10 ; PRESCOTT et RICHARD 1982 : 14-16).

permet de s'approcher du soleil suffisamment pour le libérer sans se brûler (VA chapitre 16, note 12).

Cette nouvelle explication de l'épisode mythique est d'ailleurs confirmée par deux autres éléments. D'abord, l'étymologie du nom innu des musaraignes vient le soutenir : *tshinishhtui-âpukushish* vient en effet de *tshîn-* : 'effilé, pointu', une allusion au museau de ces animaux comme cela a été noté, et partant, un indice de ce que les musaraignes ont de plus typique et qui est aussi repris dans le mythe. Ensuite, une variante du récit attribue non sans hasard au condylure étoilé l'exploit de libérer le soleil après les tentatives avortées d'autres animaux (LEFEBVRE 1974 : 140). Or cette taupe a non seulement un long museau, mais aussi un appendice nasal qui le rallonge encore plus et qui caractérise l'espèce parmi tous les animaux, soit un disque étoilé formé de 22 tentacules ! Cet appendice nasal devient donc une fois de plus l'emblème d'un animal qui peut s'approcher suffisamment du « soleil » sans se brûler et l'épisode mythique, en mettant en évidence cette partie, devient un moyen mnémotechnique qui facilite la reconnaissance de ces animaux.

Comme autres caractéristiques qui les distinguent entre elles ou des autres animaux, les *âpukushishat* ('souris') ont encore des modes de locomotion dont les particularités sont l'objet non seulement de différenciation lexicale, mais aussi de développement mythique. Ainsi, si les souris en général peuvent sauter (*kuâshkutû*), se déplacer rapidement (*pimpâtâu*) ou même grimper aux arbres (*akushîu mishrikut*), on attribue aux espèces aquatiques des modes de déplacement plus particuliers comme le fait de nager (*pimishkâu*) et celui de plonger (*kûtshîu*) et, au condylure étoilé, on associe toutes les subtilités de la marche (*pimûteu* 'il marche'). D'autre part, pour différencier les souris des autres espèces, on évoque les traits de leur piste, en particulier dans un épisode mythique, tiré du cycle du trickster⁶ innu. Cet épisode est en fait un petit chef-d'œuvre de pédagogie exprimée au moyen d'une mise en relation très fine entre le mode de déplacement général des souris et l'art de la bonne couture.

6. Le personnage du trickster ou Décepteur est commun à la plupart des mythologies amérindiennes. Sa forme varie selon les cultures ; souvent Corbeau sur la Côte Nord-Ouest, Coyote sur les Plaines, il est représenté chez les Innus par Carcajou, *Mesh* (SAVARD 1978 : 40) dans les versions plus anciennes et quelquefois certaines de ses aventures sont imputées à *Meshâpush*, 'Le Grand Lièvre' (par ex. McNULTY 1980). Dans tous les cas, il s'agit d'un personnage loufoque mais dont les actions, très sérieuses, sont créatrices de sens, que ce soit sur les plans physique, matériel ou social.

L'épisode en question raconte les mésaventures de Carcajou qui, écrasé par une roche, se fait délivrer par ses frères, les tonnerres et les éclairs, mais ces derniers, en pulvérisant la roche, déchirent en même temps les vêtements de notre héros. Celui-ci demande alors à quelques animaux de bien vouloir les lui réparer. Selon les variantes, ces animaux sont en général la grenouille (ou le crapaud), l'hermine ou le rat parfois et, inévitablement, à la fin, la souris (TURNER 1979 [1894] : 173-174 ; GUNN 1970b : 21-22 ; SAVARD 1972a : 64-67 ; SAVARD 1978 : 39-46 ; McNULTY 1980 : s.p.).

La séquence a en fait comme but d'attirer l'attention sur des détails relatifs aux pistes de divers animaux au moyen d'une comparaison avec des points de couture. Ainsi, par exemple, les pistes laissées par le crapaud ou la grenouille sur les vêtements du héros sont qualifiées de mauvaise couture, car les bords de cet animal sont trop distancés, ce qui laisse trop d'espace entre les points de couture : « À chaque bord qu'il faisait apparaissait un point de couture. Mais les points étaient beaucoup trop espacés. Le travail était mal fait » (SAVARD 1978 : 41). Or on sait effectivement qu'il y a beaucoup d'écart entre les bords que font les crapauds et les grenouilles lorsqu'ils se déplacent en sautant. Pour ce qui est de la souris ou, plus précisément de la musaraigne dans certaines variantes, ses empreintes sont beaucoup plus rapprochées, ce qui, sur le plan d'un ouvrage de couture, peut être qualifié d'excellent travail : « “Bon, reprit la musaraigne, donne-moi ton vêtement.” Elle replaça les pièces ensemble et marcha sur les déchirures. Ses pas étaient très peu espacés, elle fit un excellent travail » (*ibid.* : 41).

Ailleurs, dans la même variante, on rapporte au sujet des points de couture de la musaraigne qu'ils sont « presque invisibles » (SAVARD 1978 : 41) et ailleurs encore, dans d'autres variantes, on note chez le même animal l'absence d'« espace décousu » (SAVARD 1972a : 65) ou une course qui ressemble au mouvement d'« une aiguille à coudre » (*ibid.* : 67). En fait, toutes ces allusions ne sont que des formes différentes pour exprimer une seule réalité, à savoir la finesse et la régularité des pistes de ces animaux. Quand on sait apprécier en plus la précision des travaux de couture, comme le fait une spécialiste nord-américaine des textiles, DOROTHY BURNHAM, dans le commentaire suivant relatif aux célèbres manteaux innus, la comparaison entre ces pistes et de tels travaux ne peut qu'aller de soi :

« La finesse et la qualité de la couture est généralement excellente. Tous les points de couture dans les descriptions du catalogue ont été comptés sur la base de 5 cm de longueur de couture et varie entre 15 et 35. Sept points au centimètre constitue un travail de couture incroyablement fin et appa-

raît sur les deux manteaux probablement les plus anciens. » (1992 : 28 ; notre trad.)

Comme autres caractères distinctifs des souris, les Innus rapportent par ailleurs deux types de sons qu'elles peuvent émettre. Le premier est un cri simple, sans aucune spécification (*tshitu*), qu'on attribue à l'ensemble des espèces. Le second est propre aux musaraignes et il s'agit de cris particulièrement stridents (*aiashikueu* 'il pousse un cri aigu'), qui rappellent ce que le zoologiste BANFIELD décrit dans le cas des musaraignes cendrées : « On s'étonne que les musaraignes soient plutôt bruyantes ; en effet, elles émettent, lorsqu'elles fourragent, une sorte de gazouillement et, lorsqu'elles sont irritées, elles poussent de petits cris stridents » (1977 : 9).

Enfin, pour ce qui est des sens des souris, les Innus insistent surtout sur leur ouïe qui est très bonne (*mishta-naitam* 'il a une excellente ouïe'), tout en notant une vision ordinaire (*uâpu* 'il voit' simplement) et un odorat un peu plus développé (*napashu* 'il a un odorat sensible'), chez la musaraigne en particulier.

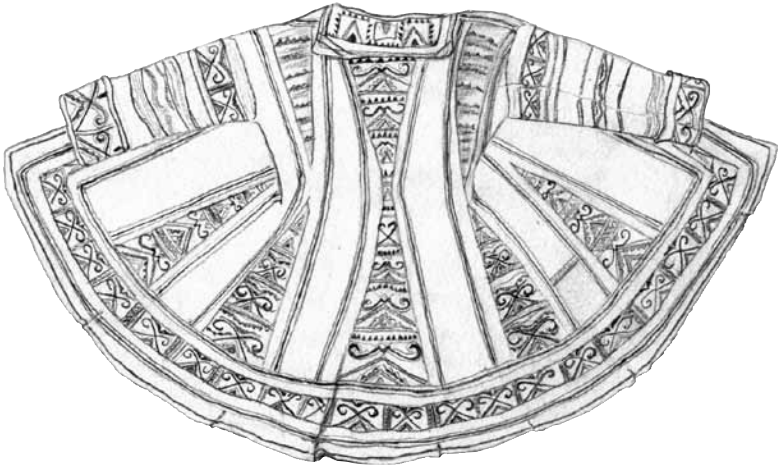


Fig. 3. – Manteau innu du XVIII^e siècle (d'après BURNHAM 1992).

MŒURS

L'habitat des souris est, par contre, décrit avec plus de détails et, dans les mythes, on fait souvent référence à l'origine des lieux les plus fréquentés par les diverses espèces. Par exemple, dans l'épisode légendaire où

le Décepteur se fait rapiécer son vêtement par une souris, celui-ci lui attribue souvent à la chute du récit un habitat propre, comme dans cette version où l'héroïne est identifiée comme un campagnol :

« Il était très satisfait de son travail et voulut remercier le campagnol en disant : “Je vais t’offrir une grande récompense. Désormais tu habiteras dans une maison faite d’herbes vertes durant l’été et une maison faite d’herbes brunes durant l’hiver.” En fait, il était très présomptueux comme à l’accoutumée, car comment pouvait-il offrir ces choses au campagnol qui les avait déjà ? » (GUNN 1970b : 22 ; notre trad.)

Dans la version de TURNER (1979 [1894] : 174), on parle aussi de « maison d’herbes » durant l’hiver, contrastée cette fois avec de l’« herbe haute » uniquement comme habitat d’été. Dans une variante rapportée par SAVARD, il s’agit plutôt de bois mort que le Décepteur attribue à la musaraigne :

« Mesh fut très satisfait de son jeune frère. “Tu couds très bien !”, dit Mesh. [...] Puis la musaraigne sortit du tronc d’arbre. “Oh ! Que tu es petite !”, dit Mesh. Il la saisit, lui effila le nez et la lança dans le bois mort en disant : “Ce sera désormais là ton habitat, toi si petite et si bonne couturière”. » (1978 : 41)

Or cette question de bois mort est extrêmement intéressante, car elle permet de comprendre une prescription médicale innue qui nous aurait échappé n’eût été ce détail. La prescription veut qu’on serve à un enfant énurétique de la viande de souris soit seule, en soupe ou mêlée avec de la farine ; d’après une informatrice, le sang aussi peut être appliqué. Dans certains cas, ce n’est qu’en parlant des musaraignes que l’ordonnance est venue à l’esprit des informateurs, et c’est justement aux musaraignes qu’on associe le bois mort (*pashkuâtshítuk^m*) comme habitat. Lorsqu’on connaît ensuite une des utilisations anciennes les plus communes du bois mort à savoir comme couche d’enfant, l’association saute aux yeux : le bois mort imbibe l’urine, la musaraigne vit dans le bois mort, une partie symbolique de la souris devrait alors par métonymie – le contenu pour le contenant – procurer le même bienfait en imbibant de l’intérieur cette fois l’indésirable urine. C’est la doctrine des signatures sur laquelle nous reviendrons amplement en décrivant d’autres croyances relatives aux animaux.

De façon générale, on nomme les abris des souris *uâtuk^m*. Il s’agit d’un terme qui sert à désigner les tanières de tous les animaux par opposition, si l’on veut, à *uâtshishtûn*, le nid que construisent, entre autres, les oiseaux. En ce sens, *uâtuk^m* convient à toute cavité, naturelle ou aménagée par un animal, servant d’abri. Dans le cas des souris, le trou est parfois

tapissé d'herbes ou encore de poils d'animaux que les souris prélèvent à même les bêtes prises dans les pièges des Innus. Des commentateurs notaient déjà au XVII^e siècle en quoi les souris pouvaient incommoder ainsi les Amérindiens : « Il y a des mulots sans fin dans nos vastes forêts qui ne laissent point d'incommoder nos sauvages et de leur desrober tout ce qu'ils peuvent, ils ont des petites tanières dans la terre ou ils font des greniers pour l'hiver » (NICOLAS env. 1677 : feuillet 7). Nos informateurs ont même parlé d'appât dérobé et de gibier entamé – et donc gaspillé – dans les pièges.

Outre ces rapines, les Innus attribuent aux souris d'autres aliments qui varient selon les espèces. L'herbe (*mashkushua*) est commune comme nourriture comme peuvent l'être les papillons (*kuâkuâpishîshat*) et les diptères (*shâtshimeuat*). Aux musaraignes, par contre, on associe la chenille ou tout insecte à démarche arpenreuse (*kâtipâshkuaitshet*), ainsi que la barbe à papa (*mînapâkuna*), des lichens filamenteux qui ornent les conifères de la forêt boréale. Au condylure étoilé, on réserve aussi une espèce végétale, le mélèze (*uâtshinâkan*), dont l'écorce est mâchée par l'animal. Enfin, au rat surmulot, on associe les dépotoirs comme lieu de prédilection où le rongeur avale n'importe quoi qui lui tombe sous la dent.

Les souris sont aussi elles-mêmes avalées par de nombreux prédateurs. Les mythes en font état comme celui mettant en scène *Papanash-tshîsh* (possiblement la nyctale de Tengmalm, *Aegolius funereus*), qui s'était mis en tête de rivaliser avec une chute d'eau dont le bruit la contrariait. Pour parvenir à ses fins, c'est-à-dire arriver à ce que la chute arrête son chant, le hibou accumule une grande provision de souris qui lui permettra de tenir suffisamment de temps pour supplanter de ses propres ululements le bruit de la chute : « Et elle se met à ramasser des souris qu'elle dépose à proximité de la chute. Elle doit en entasser de grandes quantités pour en avoir suffisamment » (BACON et VINCENT 1979 : 61). Hélas, peine perdue, l'oiseau devra lui-même abandonner la compétition après avoir épuisé toutes ses ressources : « L'hiver passa et le temps commença à se réchauffer. Mais plus le printemps avançait, moins il restait de souris à l'oiseau, et plus la rivière recommençait à se faire entendre. [...] Finalement, étourdi à force de crier, il s'évanouit et tomba dans la rivière. La faim avait eu raison de lui » (SAVARD 1979 : 33).

Un autre mythe comprend également une allusion indirecte à un prédateur reconnu des souris, le poisson. Nous avons analysé cet épisode légendaire (CLÉMENT 1994b) qui appartient au cycle de *Tshakâpesh*, un héros présenté plus haut, qui cette fois se retrouve aux prises avec un

poisson géant qui l'a avalé. L'épisode est en réalité construit sur l'étymon⁷ mythique suivant : les poissons identifiés comme étant le poisson-avaleur dans 24 variantes du mythe sont le grand brochet (*Esox lucius*), l'omble de fontaine (*Salvelinus fontinalis*) et la truite grise (*Salvelinus namaycush*) et, d'après les autochtones, ces espèces sont les seules dans les régions septentrionales dont l'alimentation comporte occasionnellement des souris ou d'autres petits animaux à poils ; ce fait peut à lui seul expliquer pourquoi le héros une fois délivré est souvent souillé de bave ou de sécrétions, et que dans certaines versions, il soit même entièrement recouvert d'une toison.

À la manière des mythes, nos informateurs ont signalé comme prédateurs des souris plusieurs espèces de hiboux et ont cité particulièrement les poissons pour les souris aquatiques, les *atâmpeku-âpukushishat* ('les souris du fond de l'eau'). En plus, ils ont rapporté les carnivores suivants : la martre (*Martes americana*), le lynx (*Lynx lynx*), le loup (*Canis lupus*), le renard (*Vulpes vulpes*), l'hermine (*Mustela erminea*), l'ours noir (*Ursus americanus*), le vison (*Mustela vison*), sans oublier *minush*, le chat. Les petites souris peuvent aussi être la proie du rat surmulot, si ce n'est du condylure étoilé.

Dans l'ensemble, les données des zoologistes occidentaux concordent. Toutefois, certains détails ne sont pas mentionnés dans les ouvrages savants ou de vulgarisation les plus courants, comme les petites souris qui servent de proie au condylure étoilé ou encore, à l'inverse, les très petits oiseaux qui, comme nous l'affirmait un de nos informateurs (Ab.M., Ekuanitshit, 1982-02-15), peuvent aussi être mangés par les musaraignes.

Au sujet du condylure étoilé, les Innus rapportent un dernier comportement qui reste difficile à expliquer à cette étape de la recherche. Edward Rich de Sheshatshit, cité dans LEFEBVRE, le résume ainsi : « [...] les Indiens la surnomment *kamatshit*, diable, parce que toute tentative pour la dépecer est vaine, les parties de son corps se rassemblant à nouveau ; ils la brûlent donc, seul moyen de la faire périr » (1974 : 146). À Ekuanitshit, pour tuer l'animal, qu'on surnomme de la même manière « l'animal du diable » sans référer toutefois à sa capacité de régénération, on le frappe d'abord avec un bâton – comme on le fait pour n'importe quelle souris –, ensuite on le brûle (J.N., Ekuanitshit, 1982-02-17). Nul doute que l'animal soit aussi considéré comme un *manitûsh*, une catégorie où des aspects maléfiques viennent se greffer à la non-comestibilité des espèces ainsi catégorisées. Peut-être ces faits ont-ils un lien avec un autre compor-

7. Un étymon est un élément de connaissance qui donne l'étymologie ou l'origine d'une image mythique (CLÉMENT 1992b).

tement, d'une souris non identifiée, signalé par des Innus à TURNER à la fin du siècle dernier : « Une espèce de souris a supposément une telle peur de l'homme qu'elle meurt aussitôt qu'elle s'approche des traces d'une personne. Ils trouvent souvent ces petites créatures près des sentiers et les croient incapables de les traverser » (1979 [1894] : 109). Le thème de la mort traverse toutes ses histoires : condylure qui fait le mort comme moyen de défense contre ses prédateurs, condylure qui ne veut pas mourir et qui se régénère, souris qui meurt si elle est trop près des humains. Il y a sans doute là-dessous des mœurs des souris qui nous échappent et dont seules nous sont parvenues ces quelques bribes saisies au passage par les ethnographes.

REPRODUCTION

De façon générale, les souris se reproduisent au printemps, mais leur comportement à cet égard diffère selon les espèces. Pour ne prendre que les musaraignes, un de nos informateurs situe leur période de reproduction en juin avec une seule portée annuelle de quatre, cinq ou six petits (Ab.M., Ekanitshit, 1982-02-15). Si l'on cherche à comparer ces observations avec les données des biologistes occidentaux, on peut se heurter à de sérieuses difficultés : les données de ces savants sont fragmentaires et varient également selon les espèces. Toutefois, en prenant comme exemple une des musaraignes les plus répandues, la musaraigne cendrée, on arrive à un portrait similaire : selon BANFIELD (1977 : 9), celle-ci se reproduit de la fin avril à septembre, la gestation durerait 18 jours, une portée naîtrait durant cette période, parfois deux, et le nombre de petits varierait de deux à dix, 4,4 en moyenne.

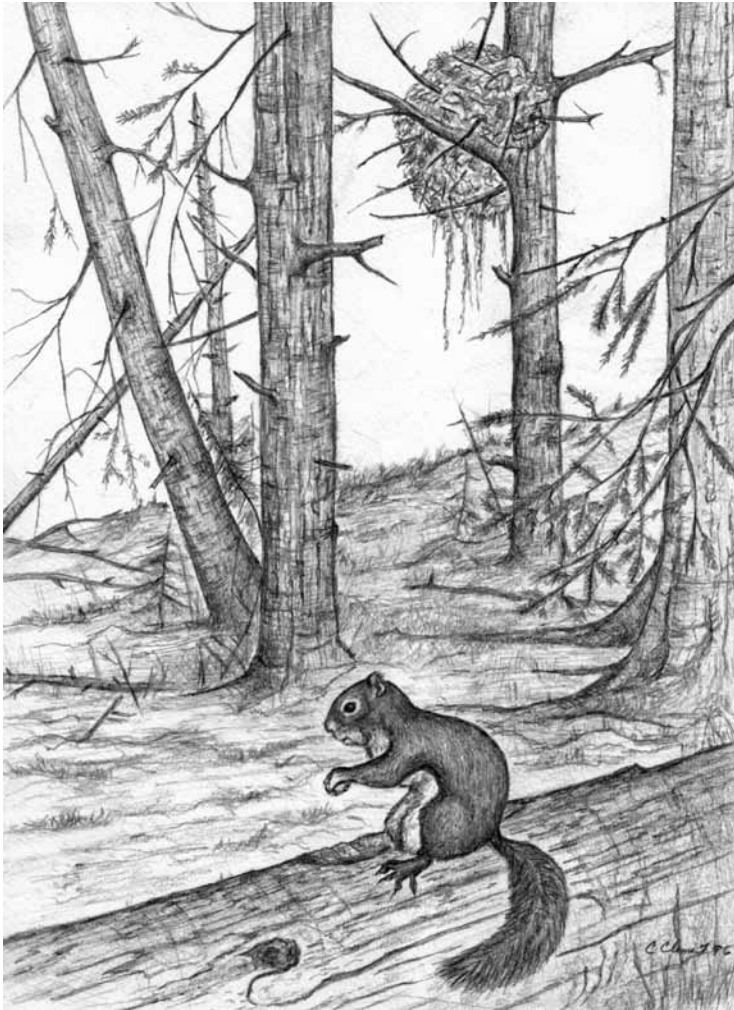
Les Innus ont des termes pour indiquer tous ces moments de la reproduction (par exemple *peniauit* 'elle met bas', *nûshâniâushu* 'elle allaite'). Ils en ont aussi pour les divers stades de croissance. Pour les musaraignes encore, on a rapporté quatre stades qui sont : *umuanishîsh-âpukushîsh* pour le fœtus, *piniâpukunanish* pour le nouveau-né, *tshînishtui-âpukushîsh* pour le petit, et *tshînishtui-âpukushîsh* pour l'adulte. Dans le cas des espèces aquatiques, on a parlé aussi de *tshîshi-âpukushîsh* pour un individu âgé de deux ans. *Tshîshi-* signifie 'vieux, âgé', et il semble que ce soit là la limite de longévité que les biologistes euro-canadiens attribuent à des espèces comme la musaraigne palustre (18 mois selon PRESCOTT et RICHARD 1982 : 22), qui serait incluse dans cette catégorie.

CONCLUSION

Bien que les souris n'apparaissent pas très importantes d'un point de vue économique pour les Innus – elles l'ont sans doute déjà été, puisque NICOLAS signale que certaines espèces constituaient même un mets de choix pour des peuples voisins (1996 [env. 1677] : 19) – il n'empêche que les connaissances qui les concernent sont développées, et que les allusions mythiques à ces créatures abondent. La prolifération de certaines espèces ainsi que leur rôle dans la chaîne alimentaire ont été mentionnés comme causes possibles. Il y a sans doute d'autres raisons. Par exemple, les *atâmpeku-âpukushîshat*, 'les souris du fond de l'eau', sont observables dans les huttes à castor où les deux espèces cohabitent, affirme un Innu (É.L., Ekuanitshit, 1982-03-03), ce qu'un biologiste comme BANFIELD a aussi noté, du moins pour la musaraigne palustre : « On a trouvé, dans une hutte à castor, un nid de Musaraigne palustre contenant des petits. Le nid [...] émergeait à peine de l'eau » (1977 : 14). Quand on sait la place qu'occupe le castor (*Castor canadensis*) économiquement et culturellement chez les Innus, et ce, encore de nos jours, on ne peut s'étonner que les animaux qui lui sont associés, d'une manière ou d'une autre, bénéficient également de cette renommée.

CHAPITRE 2

Anukutshâsh (L'écureuil)



« *Un caribou réunit tous les animaux et leur annonça qu'il leur donnerait chacun un nom. Lorsque vint le tour de l'écureuil, il lui demanda quel nom il aimerait. L'écureuil voulut avoir le même nom que l'ours noir. Le caribou sourit et l'informa qu'il était trop petit pour porter le nom de l'ours. L'écureuil commença à pleurer et pleura si longtemps que ses paupières inférieures devinrent blanches.* » (TURNER 1979 [1894] : 164 ; notre trad.)

Selon les statistiques disponibles, le plus haut sommet que les ventes de fourrure d'écureuil roux aient atteint au Québec le fut en 1948-1949 : de l'ordre de 118 740 peaux pour un total de 1 864 547 peaux au Canada entier (NOVAK *et al.* 1987 : 231) ; ce sommet est demeuré inégalé jusqu'à ce jour. Chez les Innus, à qui on peut sans doute attribuer une certaine part de ces captures, on a estimé en 1983 à 1 255 le nombre d'écureuils pris dans quatre communautés (CHAREST et WALSH 1997 : 39). L'espèce n'est pas précisée, mais il s'agit probablement de la plus répandue, l'écureuil roux ou *Tamiasciurus hudsonicus*. À 0,75 \$ la peau au début des années 1980, on peut croire que l'animal ne devait pas être particulièrement recherché, par comparaison avec les plus gros gibiers. Malgré ce fait, l'écureuil est très bien connu des chasseurs innus. On discours abondamment sur ses cris, ses modes de locomotion, son habitat, ses habitudes particulières et on le destine à plus d'un usage. Il faut croire que le plus petit frère de l'ours noir, comme on se plaît à le nommer dans un mythe, a plus d'un attribut à sa disposition pour attirer l'attention.

NOMENCLATURE ET CLASSIFICATION

Anukutshâsh désigne le genre « écureuil » en innu, qui comprend trois espèces généralement reconnues : *anukutshâsh* proprement dit, l'espèce nominative, qui correspond à l'écureuil roux, *ûpâu-anukutshâsh*, le grand polatouche (*Glaucomys sabrinus*) et *shâshâku-anukutshâsh*, le suisse (*Tamias striatus*). Des trois vocables innus, seule l'étymologie du deuxième, *ûpâu-anukutshâsh*, est connue : il s'agit de 'l'écureuil qui s'envole', qui évoque bien le nom vulgaire de l'espèce en français, l'écureuil volant.

Un informateur nous a parlé d'un quatrième écureuil, non consigné dans les ouvrages académiques, *atâmpeku-anukutshâsh* ou 'l'écureuil du fond de l'eau', encore nommé *nîpîu-anukutshâsh* 'l'écureuil aquatique'. Il a utilisé ce terme pour désigner un animal ressemblant à un écureuil mais plus foncé qu'il a vu une seule fois sortir de l'eau (Ab.M., Ekuanitshit, 1988-11-24). L'identification de l'animal est difficile : tous les sciuridés sont habiles à la nage (WOODS 1980 : 165), sans compter qu'on rapporte pour l'ensemble du Québec septentrional plusieurs sous-espèces d'écureuil roux dont *Tamiasciurus hudsonicus hudsonicus*, *T. h. ungavensis* et *T. h. laurentianus* (BANFIELD 1977 : 129).

Dans les lexiques anciens, les noms innus des écureuils varient quelque peu. On trouve ainsi *chanaskataueu* pour l'écureuil volant dans LAURE (1988 [1726]) ou encore *chagaskata8e8*¹ et *anachkata8e8* en plus de *chanaskata8e8* pour le même animal dans FABVRE (1970 [av. 1695]). LAURE (1988 [1726] : 333) rapporte aussi un nom innu pour un écureuil noir, « makatéuanikutchach », vraisemblablement la même espèce qu'avait illustrée LOUIS NICOLAS (1974 [XVII^e]) au siècle précédent lors de son voyage dans l'est de l'Amérique. Plus près de nous, l'archéologue STRONG (1930 : 8) note que l'écureuil volant n'est connu d'aucun de ses informateurs du Labrador ; il consigne toutefois *oh-phów-i-now-súk-i-sas* pour l'écureuil roux, qui est le nom même de l'écureuil volant selon nos informateurs ; l'erreur de STRONG apparaît évidente à la lumière des plus récentes recherches lexicales menées au Labrador où effectivement, on rapporte l'existence d'un terme pour le grand polatouche, *upaau-anakutshaash* (MACKENZIE 1986 : 305).

1. Le symbole 8 apparaissant dans certains dictionnaires anciens correspond au son « ou ». Il était utilisé « pour représenter l'omikron surmonté de l'upsilon grec » (SILVY 1974 [env. 1678-1684] : xix).



Fig. 4. – Le grand polatouche.

Pour les Innus, tous les écureuils sont des *aueshishat*, c'est-à-dire des 'quadrupèdes'. Les raisons évoquées incluent mais ne se limitent pas à la présence de fourrure, au type d'habitat des animaux – le bois –, à leurs habitudes terrestres, etc. Un d'entre eux, *shâshâku-anukutshâsh* le suisse, est également considéré, en plus, comme un *manitûsh* (animal non comestible ou nuisible) à cause de ses habitudes nocturnes, des rayures qu'il a sur le corps, de son alimentation (« il mange des *manitûshat* ») et de l'endroit où

il y en aurait beaucoup et qui serait, pense-t-on, infesté de serpents, les *manitûshat* par excellence (Ab.M., Ekuanitshit, 1988-11-24). Le suisse n'est d'ailleurs pas prisé des Innus et sa chair ne serait pas bonne à manger (*idem*, 1988-11-30).

Ûpâu-anukutshâsh, le grand polatouche ou écureuil volant, est aussi classé parmi les *manitûshat*, mais cette fois par un seul informateur. Un manque d'unanimité similaire a été observé à Matimekosh par BOUCHARD et MAILHOT (1973 : 50), où le suisse a été reconnu par tous comme un *manitûsh*, mais l'écureuil volant par deux Innus sur trois uniquement. À Ekuanitshit, l'écureuil volant est encore associé aux *pineshîshat*, les 'petits oiseaux', car il possède certains attributs propres aux oiseaux : il peut « s'envoler » par exemple, il ressemble aux hiboux et à d'autres oiseaux comme *kâtâshkataneshit* (non identifié, possiblement fauvette ou junco) et sa tête, en particulier, est « presque pareille à celle du grand duc » (Ab.M., Ekuanitshit, 1982-02-17).

Par ailleurs, dans le système innu de classification par saisons où chaque animal peut se voir attribuer l'été ou l'hiver comme saison d'appartenance, les écureuils sont tous considérés à Ekuanitshit comme des animaux d'été et d'hiver. Cette catégorisation correspond à celle rapportée par BOUCHARD et MAILHOT (1973 : 57) de Matimekosh, où l'écureuil roux est dit appartenir à l'hiver seulement. On sait qu'en langue innue, *pupun*, le terme pour désigner l'année entière est homonyme de *pupun*, le mot pour hiver seulement.

Enfin, pour ce qui est du système fondé sur une hiérarchie de maîtres des animaux qui, à partir du monde invisible, régissent la distribution terrestre des espèces sous leur juridiction, les opinions varient quant à quel maître appartiennent les écureuils. En général, à Ekuanitshit, c'est à *Papashkashîshk*, le maître par excellence des espèces terrestres, qu'on associe l'écureuil roux et le grand polatouche pour une simple raison : comme le caribou, l'ours noir, le loup, ces animaux ont la particularité de se tenir « au sec » (Ab.M., Ekuanitshit, 1982-02-17) ; à l'opposé, *Mishtinâk* est le maître de qui relèvent les espèces aquatiques. Pour le suisse, on ne sait pas, sans plus. Il faut répéter que l'animal est un *manitûsh* et, de surcroît, rare dans la région. À Matimekosh, c'est plutôt à *Memekuetshishkueu* qu'on attribue le contrôle des écureuils (BOUCHARD et MAILHOT 1973 : 62). Ce maître y contrôlerait en fait de très nombreux animaux à fourrure dont l'apport alimentaire est presque insignifiant pour les Innus : loup, renard, pékan, carcajou, vison, hermine, écureuil, etc. Il pourrait être relié plus particulièrement au renard, et nous y reviendrons quelque peu lorsque nous traiterons de ce canidé (voir chapitre 9).

DESCRIPTION, MODES DE DÉPLACEMENT ET SENS

L'aspect jaunâtre (*uishâushîu* 'il est jaune') de la fourrure de l'écureuil roux est associé, sur le plan du mythe, aux tentatives avortées de l'animal de libérer le soleil d'un collet où il s'était pris, installé par le jeune héros *Tshakâpesh*. En effet, ce dernier, constatant sa bévue, avait voulu libérer l'astre en se servant de quelques aides-animaux dont seule la musaraigne, dans la plupart des versions, réussit l'exploit en raison de son museau assez long lui permettant de s'approcher suffisamment du soleil sans se brûler, et ainsi de couper le lacet. L'écureuil roux, par contre, a la tête « courte et large » (BANFIELD 1977 : 127). N'étant pas fait pour l'emploi, l'animal, dans une variante, ne fit que se brûler, d'où son aspect actuel : « Alors il envoya l'écureuil qui échoua aussi à cause de la chaleur trop intense. Il en revint brûlé et c'est pourquoi sa fourrure est jaune » (LEFEBVRE 1974 : 70).

La fourrure (*anukutshâshuiân*) de l'écureuil roux mue également. Durant l'été, elle est mince (*pâpâkueshu*) et le ventre est plutôt blanc ; à l'hiver, elle est épaisse (*ishpâueu*) et les poils sont longs. L'animal est petit, d'où son association continue dans les mythes avec un petit héros qui est *Tshakâpesh*, ainsi que sa mise en opposition avec l'ours, le plus grand des mammifères dans ces régions : « L'ours envoya le plus petit de ses frères, l'écureuil, à la rencontre de *Tshakâpesh* » (LEFEBVRE 1974 : 71). L'écureuil est aussi associé aux enfants qui en font souvent la chasse : « Les garçons et les filles pêchent dans les cours d'eau, piègent les oiseaux, chassent l'écureuil et s'amuse à divers jeux » (HARRIS 1920 : 84, notre trad.). Le jeune héros *Tshakâpesh*, au début de chaque épisode du récit, va aussi souvent à la chasse aux écureuils : « Un jour, *Tshakâpesh* retourna chasser les écureuils. Il ne chassait que cette espèce » (SAVARD 1979 : 6).

Les écureuils ont des parties caractéristiques dont leur queue très longue a été notée par nos informateurs. Selon BANFIELD (1977 : 127), elle fait chez l'écureuil roux « les trois quarts de la longueur du corps ». Les yeux « sont cerclés de blanc » chez la même espèce (*ibid.* : 128), lequel trait a comme origine mythique le refus essuyé par l'écureuil roux relatif à son désir d'être nommé « ours noir » : l'animal en pleura tellement que le contour de ses paupières (TURNER 1979 [1894] : 164), ou simplement leur dessous (DESBARATS 1969 : 5), selon les variantes, en devint blanc. Les écureuils doivent encore posséder de bonnes dents, puisqu'ils sont appelés sur le plan du mythe à rompre le collet où le soleil fut piégé. La principale caractéristique de l'ordre des rongeurs auquel appartiennent ces animaux est justement leurs incisives (WOODING 1984 : 136).

Le grand polatouche ou écureuil volant et le suisse ont aussi des particularités. Le premier peut s'envoler, sa tête évoque celle de certains oiseaux, et « sa peau forme comme des ailes sous les bras » (Ab.M., Ekuanitshit, 1982-02-17), cela a déjà été dit ou évoqué. Quant au second, il a bien entendu des rayures typiques sur le dos, mais il a aussi ce que les Innus nomment des 'poches cervicales', *umâshtshimûteuâta-ukûtâkanit*, qui correspondent en fait aux abajoues propres aux tamias.

Toutes ces espèces ont par contre des façons de crier et des modes de locomotion presque identiques qui sont, aussi, évoqués plus d'une fois dans les mythes. Ainsi, tous les écureuils émettent un son plutôt rauque (*tshbitu*) sans compter un sifflement (*kuishkushu*) qui est consigné dans le mythe de *Tshakâpesh* : « Ayant rejoint l'écureuil, il souffla de nouveau sur l'épinette blanche. L'écureuil sifflait tout en montant. *Tshakâpesh* pouvait l'entendre [...] » (LEFEBVRE 1974 : 89). Mais les écureuils font aussi 'crier leur derrière' (*tshititâu utshiss*), en particulier l'écureuil roux, ce qui est un peu plus inusité et ce qui pourrait avoir un lien avec une posture qu'adopte l'animal lorsqu'il est furieux : « Lorsqu'il est fâché ou inquiet, il agite la queue, trépigne et lance, d'une voix aiguë, un caquet furieux "tcheur-r-r" » (WOODS 1980 : 165 ; notre trad.). Posture de la queue avec arrière-train exposé combinée à un caquetage furieux correspond peut-être à ce qu'ont voulu signifier nos informateurs par l'expression 'faire crier son derrière'.

Les écureuils se déplacent rapidement (*pimpâtâu*), sautent (*kuâshkutu*), grimpent (*akushîu*) dans les arbres, certains comme le polatouche vont jusqu'à se déplacer en volant (*pimînau*), mais surtout les écureuils ne marchent jamais (*apu nita pimûtet*). Marcher, ici, est entendu dans son sens absolu, c'est-à-dire à la façon dont les humains, ou certains animaux, se déplacent en avançant successivement chacun de leurs pieds. Le vocabulaire relatif aux mouvements de l'écureuil volant est particulièrement nuancé. Ainsi, en plus de *pimînau* ('il se déplace en volant'), on utilise encore les verbes *ûpâu* ('il s'envole, il décolle') et *kuâshkuepanîu* ('il saute en un mouvement uniforme') pour décrire les différentes étapes des sauts planés que l'animal effectue très haut dans les airs.

Sur le plan des mythes, l'adresse que montrent les écureuils dans leurs mouvements arboricoles est aussi notée. Dans un épisode déjà cité, le jeune héros *Tshakâpesh* poursuit en effet un écureuil, dont les déplacements dans une épinette blanche ont de quoi couper le souffle :

« Soudain, ayant lancé sa flèche en direction d'un écureuil qui grimpait à toute allure dans une épinette blanche, celle-ci resta accrochée à l'arbre. Il grimpa pour la chercher. L'ayant atteinte, il souffla sur l'épinette blanche.

Il pouvait entendre le sifflement de l'écureuil grim pant dans l'arbre. Soudain, plus rien [...]. Ayant rejoint l'écureuil, il souffla de nouveau sur l'épINETTE blanche. L'écureuil sifflait tout en montant [...]. Et il se remit à grimper, atteignant l'écureuil. Il souffla sur l'écureuil et sur l'épINETTE blanche. L'écureuil grim pait toujours et *Tshakapesh* put l'entendre traverser de branche en branche. Puis, tout à coup, plus rien. » (LEFEBVRE 1974 : 89-90)

Le héros arrive ainsi sur une nouvelle terre où, éventuellement, il prendra le soleil au collet. Mais cette terre a aussi une autre particularité : elle est parsemée de pistes d'écureuils très battues, attestant la présence d'un très grand nombre de ces rongeurs : « Et soudain, il arriva vraiment sur une nouvelle terre [...]. Il y avait des pistes d'écureuils allant dans toutes les directions. Le sol portait les traces de nombreux passages » (LEFEBVRE 1974 : 90). Selon nos informateurs, les sentiers d'écureuils sont effectivement très battus (*tshishtâmu*). Ils sont aussi très distinctifs : les empreintes sont petites avec les deux marques laissées par les pieds arrière éloignées l'une de l'autre et les deux marques laissées par les membres antérieurs plus rapprochées, un peu à la manière des voies du lièvre (Ab.M., Ekuanitshit, 1982-02-24). Les empreintes peuvent porter des marques des doigts, cinq à l'avant et cinq à l'arrière (la science académique parle d'un pouce rudimentaire à l'avant, WOODS 1980 : 15). Enfin, les sentiers ne sont pas longs, les écureuils ne s'éloignant vraisemblablement pas trop de leurs abris.

Les facultés sensibles des trois espèces d'écureuils ont aussi été commentées par nos informateurs. À ce chapitre, l'écureuil roux ne semble pas l'espèce la mieux équipée, puisqu'il entend très peu (*naitam apishish*) et que sa vision n'est pas très bonne (*apu shukⁿ nâpît*). Cette situation contraste fortement avec celle du polatouche qui, dit-on, entend très bien (*mishtanaitam*), a une excellente vision (*mishta-nâpu*) et a un bon sens de l'odorat (*pashu*). Pour le suisse, c'est l'ouïe (*petam*) comme faculté qui a été mentionnée en premier. Que le grand polatouche ait une vision et une ouïe très développées ne peut étonner quand on sait que l'animal est nocturne dans ses activités. De même, le suisse est connu pour la qualité de son ouïe, qui est aussi notée par les biologistes occidentaux : « Ils [les Suisses] se fient surtout à la vue et à l'ouïe. L'odorat est médiocre [...] » (BANFIELD 1977 : 90). Quant à l'écureuil roux, des données zoographiques occidentales nous font défaut. Il se pourrait que les observations innues soient fondées sur le nombre élevé de prédateurs du rongeur : étant donné qu'il est la proie de très nombreuses espèces, ses sens lui permettant d'échapper au danger ne seraient pas des plus développés.

MCEURS

Les écureuils ont une grande prédilection pour les arbres autour desquels s'organise le train-train de leurs activités journalières. Les pistes ne s'en éloignent jamais beaucoup, ils s'affairent souvent sur leurs branches et c'est dans les arbres que les abris sont construits : près des racines, creusés dans le sable comme chez le tamia ; sous les racines ou dans du bois pourri comme chez le polatouche ; près d'un vieil arbre déraciné comme chez l'écureuil roux.

Le terrier, *uâtuk^u*, peut être tapissé à l'intérieur de terre (*ashtshî*) et de plantes herbacées (*mashkushua*) comme chez l'écureuil roux. Ce dernier peut aussi avoir deux terriers à sa disposition, sans compter un second type d'abri sous forme de nid (*uâtshishtûn*). Le nid des écureuils roux peut être aménagé sur n'importe quelle branche d'arbre, les matériaux comme l'usnée (*mînapâkuna*), des morceaux de bois pourri (*pashkuâtshituk^u*) et de l'écorce de bouleau (*ushakai-uâshkuai*) étant entassés les uns sur les autres de telle sorte à obtenir une structure fermée avec un seul accès à l'arrière dans la partie inférieure de l'abri. Ce nid est évoqué indirectement dans les mythes en association avec *Tshakâpesh* qui, non sans hasard dans une variante, construit trois nids dans l'arbre qui l'avait conduit au paradis des écureuils : « Soudain il se retrouva là-haut dans le ciel. Il s'y promena. Il y avait là de très nombreuses pistes d'écureuils. *Tshakâpesh* ne chasse que l'écureuil. “Je vais retourner chez moi, se dit-il. Nous allons venir demeurer ici.” Il revint chez lui. En descendant, il construisit trois nids » (SAVARD 1985 : 210).

S'il y a aussi une espèce d'arbre qui est plus fréquemment qu'une autre associée aux écureuils, c'est bien *minaik^u*, l'épinette blanche (*Picea glauca*). Nos informateurs l'ont particulièrement désignée comme lieu propice à la prolifération des écureuils². Ces arbres de 24 m (80 pieds) en moyenne mais pouvant aussi atteindre 36,5 m (120 pieds) (HOSIE 1975 : 64) dominent par leur taille la forêt boréale fréquentée par les Innus. Leur cime est celle qui se rapproche le plus du firmament et il ne s'en fallait pas plus, sur le plan du mythe, pour que l'espèce devienne celle qui allait permettre à *Tshakâpesh* d'atteindre ce même firmament. En effet, dans les versions où l'arbre est identifié, c'est inéluctablement l'épinette blanche qui assume ce rôle : « *Tsakâpesh* souffle sans cesse sur l'arbre. L'épinette

2. En Alaska, des chercheurs occidentaux ont également observé un phénomène semblable : on a trouvé des écureuils roux surtout dans des forêts d'épinette blanche, rarement dans des forêts d'épinette noire (*Picea mariana*) (FLYGER et GATES 1982 : 232).